

brouillon 1  
pour  
un journalisme  
féministe



F

É

M

I

N

I

S

T

E

## Dans la matrice du *brouillon* 1

Le magazine féministe belge *axelle*, trait d'union entre les contributrices de ce *brouillon* 1, a eu 25 ans le 1<sup>er</sup> janvier 2023. À la naissance d'*axelle*, les démarches journalistiques féministes étaient rares; isolées, les journalistes qui racontaient les femmes autrement qu'à travers un regard patriarcal. Aujourd'hui, de toutes parts, nous entendons le bruissement des initiatives médiatiques féministes. Leur son, un entrelacs de sons, nous réjouit. Pourtant, malgré notre nombre, notre ténacité et nos efforts pour le faire vaciller, l'édifice patriarcal est encore solide, fermement arrimé à la société. Ses fondations sont profondes. Les femmes continuent à être « mâle-traitées » dans l'information. Les pratiques journalistiques féministes que nous, et tant d'autres, avons développées au fil du temps, sont marginales et marginalisées. Nous souhaitons donc, dans ce *brouillon*, partager des façons de faire, inviter à repenser la fabrication des récits médiatiques et situer notre démarche dans la perspective d'une société démocratique plus égalitaire, plus juste, plus solidaire.

Comment nous y prendre? Nous avons demandé à nos lectrices, au début de cette année anniversaire, d'exprimer leurs attentes vis-à-vis d'un journalisme féministe. Chacune de leur côté, sur le web, sur papier, ou alors en petit groupe, accompagnées parfois par des animatrices du mouvement Vie Féminine qui édite notre magazine, plus de 180 femmes ont choisi, avec soin, des mots importants pour elles. Ces mots, rassemblés dans une matrice nourrie au fur et à mesure des réponses reçues, ont tissé la trame du *brouillon*. Ils ont donné forme à son architecture. Ce sont eux qui ont déterminé les entrées de ces textes; ils ont aussi donné du sens à cette proposition réflexive d'analyse de nos pratiques. Car si nous sommes journalistes, c'est pour que les histoires que nous portons soient lues, vues, entendues, par celles avec lesquelles nous sommes en dialogue.

Pourquoi *brouillon*? Éclairons d'abord la minuscule au b. Tout comme notre magazine, *axelle*, le terme s'écrit sans majuscule à l'initiale, dans un geste typographique qui s'écarte de la norme, une façon de mettre toutes les lettres à la même hauteur. Toutes égales. On ne doit pas lever la tête avec déférence pour regarder l'initiale. Femmage au passage à la féministe afro-américaine bell hooks, qui a forgé son pseudonyme en insistant sur les minuscules, une façon pour elle de dire que ses travaux étaient plus importants que sa personne, d'insister sur leur accessibilité.

Et puis *brouillon* parce qu'esquisse, parce que suggestions, parce qu'hésitations. Nous ne proposons pas un « manuel » qui devrait être respecté à la lettre, des « leçons » sur ce qu'il faudrait faire ou non. Nous ne voulons pas attribuer des bons ou des mauvais points. Pour nous, le mot « brouillon » – en l'occurrence un brouillon partagé, collectif – exprime la sincérité de notre projet, écrit, crayonné parfois, avec nos têtes et avec nos cœurs, avec joie aussi, sans condescendance. C'est un brouillon composé de morceaux qu'on a collés, décollés, rapiécés. Il est parcellaire. Comme l'ont été en 1976 le *Brouillon pour un dictionnaire des amantes* écrit à quatre mains par l'écrivaine et militante lesbienne Monique Wittig et sa compagne, l'actrice et cinéaste Sande Zeig ou, plus récemment, en 2023, le *Brouillon pour une encyclopédie féministe des mythes*, une traversée des mythes que le collectif qui l'a composée, Les Jaseuses, a souhaitée « brouillonnesque ».

Et c'est le premier brouillon : le *brouillon 1*. Nous espérons qu'il y en aura un deuxième, un troisième ; que cette proposition sera améliorée, nourrie, étirée, recomposée, par d'autres que nous. Nous sommes conscientes que cette première version est d'une part très située dans l'écosystème d'un magazine en particulier, celui d'un média principalement papier, riche de son histoire et de son identité. Nous savons que nous ne sommes pas, plus, seules sur cette planète, que mille et une autres propositions existent, que nous sommes bien loin de toutes les connaître. Nous souhaitons les découvrir, les mettre en lumière, dans la suite de ce travail, avec d'autres. Le « 1 », c'est une invitation. Emparez-vous de cette matière, améliorez-la : elle vient des femmes, elle nous appartient à toustes.

Pourquoi « un » journalisme féministe ? Pour ne pas définir de façon limitative ce que serait « le » journalisme féministe et, dans un même mouvement, exclure d'autres manières de voir, de faire. Il n'y a pas qu'une seule façon d'agir en journaliste féministe ; chaque section de ce *brouillon* ne suffit d'ailleurs pas à définir ce que serait « le » journalisme féministe mais, mises bout à bout, toutes donnent des indices. Ce n'est pas une nouvelle discipline que nous souhaitons créer : c'est une invitation à repenser le monde, à notre échelle.

Les contributrices du *brouillon*

On n'est pas seules.

On est nombreuses.

On est ensemble.

On y va.

Peu Fluide Fil Franc Favoris  
Franchise Fabuleux Fédérateur  
on Émotionnel Énergie Éviden  
ique Émettre Émergeant Épre  
Manifester MainstreamBuiten!  
e Maintendue Menton relevé M  
ant Indispensable Intersection  
n Influence Inégalité Interroga  
stes) Narration Neutre Nanas  
Non résignée Notre futur No  
Intrigue Impertinent Insouciar  
Inventif Inciter Initiative Ici  
mplicité Souveraineté Salvateur  
ces) Soin Sérieux Systémique  
Trésor Têtu Texte Tourbillo  
mble Tenir bon Transversal Tr  
é Exceptionnel Essentiel Existe  
que Encore Espoir Espérance  
ngagement Exclucivité Environ

# 1. « Femmes »

*« J'utilise la catégorie femme en tant qu'identité collective traversée par les luttes, une place, une fonction particulière dans la division du travail capitaliste et en même temps un champ de bataille. Une catégorie qui n'est pas statique, qui n'est ni une simple performance ni l'incarnation de normes, mais un terrain de luttes toujours contesté et remis en question. » [Silvia Federici, *Par-delà les frontières du corps*]*

Un journalisme féministe comme nous le pratiquons, nous journalistes qui avons contribué à ce *brouillon*, c'est un journalisme né des femmes, centré sur les femmes, pensé et fabriqué principalement par des femmes, et s'adressant à l'ensemble de la société. Ce journalisme veut rendre aux femmes leur place – soit un peu plus de la moitié de la population mondiale, tout de même – et la légitimité de leurs luttes dans l'espace public et dans la démocratie. Quelles femmes? Toutes les femmes. Mais nettement moins les femmes ayant « réussi » en se conformant au modèle dominant que les femmes silencieuses, les femmes exploitées, les résistantes – dans, ou hors système: ce sont elles, nos héroïnes.

*« Si vous lisez ces pages [d'un média féministe], il est probable que vous cherchiez des informations habituellement manquantes sur les réalités des femmes aujourd'hui, en particulier des femmes touchées par des violences, des discriminations, différentes formes de précarité. Pourtant, pour nous-mêmes et pour la société, il faut rappeler la nécessité d'une approche féministe dans le journalisme. » [intro, M.W., *axelle* n° 250]*

Dans les médias traditionnels, les femmes (leurs expériences, leurs récits, leurs gestes, leurs corps) sont massivement effacées. En termes quantitatifs, et pour la presse quotidienne belge francophone, les femmes constituent 15,39 % des intervenantes contre 84,61 % d'intervenants masculins [AJP, 2019]. 20,19 % d'entre elles bénéficient d'une identification complète (nom, prénom, profession) contre 79,81 % des hommes [AJP, 2019]. Il y a 13,10 % de femmes expertes dans la presse quotidienne contre 86,90 % d'hommes [AJP, 2019]. Dans la presse quotidienne, 96 % des protagonistes au centre du récit sont des hommes [GMPP, 2020].

*« Les femmes sont très peu et très mal représentées dans les médias. Cette relation, bien sûr, évolue, elle n'est pas statique. Mais c'est un sujet crucial à explorer aujourd'hui car il est directement lié à la démocratie, aux identités, au pouvoir. » [S.P., citée par M.W., *axelle* n° 250]*



En termes qualitatifs, la « mâle-traitance » médiatique s'exprime par la perpétuation de stéréotypes allant jusqu'à la victimisation secondaire (les réactions sociales négatives ou discriminantes que peut subir une victime, notamment à travers le traitement médiatique de sa propre histoire, ou d'autres histoires proches). Minimisation et décrédibilisation des vécus ; violences traitées comme des faits divers ; auteurs de violences dédouanés ; témoins écartés parfois de leur propre récit ou mises en danger ; femmes présentées uniquement comme des victimes ; références et imaginaire racistes visant les femmes afro-descendantes, asio-descendantes ou musulmanes visibles ; « bingo » des femmes de pouvoir dont on évoque l'apparence physique, la vie privée ou ces hommes « à qui elles doivent tout » ; photographies et publicités sexistes... La liste est longue. En cas de doute, comme le conseille la chercheuse en communication Marie Palmer, on peut appliquer la « règle de la réversibilité », issue du concept du « double standard » : si le traitement médiatique d'une femme nous semble très bizarre quand on l'applique à un homme, c'est qu'il y a en effet quelque chose qui cloche. Le premier pas vers une prise de conscience...

Quant aux rédactions elles-mêmes, elles n'échappent ni au sexisme ni au racisme en interne [voir *Inclusivité et Intersectionnalité*]. Les femmes journalistes vivent des violences sexistes et sexuelles, des discriminations liées à la maternité, à leur âge, et subissent le poids de l'antiféminisme.

*« C'est encore compliqué pour les femmes dans les médias belges aujourd'hui. [...] Il y a aussi peu de femmes journalistes dans les rédactions, les choses évoluent très lentement. Chez nous, les femmes journalistes sont encore souvent dans des emplois précaires, ce qu'on appelle les "pigistes" ou "free-lances". » [L.M., citée par M.W., axelle n° 250] [voir Travail]*

## 2. « Force(s) »

Dans la perspective d'un journalisme féministe, nous écrivons à partir des expériences des femmes, afin de participer à faire surgir leurs récits dans l'espace public. Beaucoup le vivent comme une forme de réparation, humaine et démocratique. Une force rendue.

*« Il est aussi important de demander aux femmes si elles veulent être anonymisées ou non. Et de sortir d'une lecture victimaire. Regardons les stratégies de contournement des personnes les plus marginalisées. Dans mon mémoire, j'ai mis en lumière tout un écosystème d'espaces d'expression des jeunes femmes racialisées vivant dans un territoire stigmatisé. Ces personnes ouvrent des espaces dans lesquels leur discours peut être mis en commun, repensé, reconstruit... C'est précisément ce qu'ont fait les féministes dans les années 1960. » [C.B., citée par S.P., axelle n° 240]*

Nous racontons leur puissance et leurs résistances, loin de l'imaginaire patriarcal qui a construit l'image des femmes faibles et éternelles victimes. Nous écrivons aussi avec et à propos des femmes pour que l'(extra)ordinaire de leurs expériences, leurs expertises, leurs luttes puissent être comprises dans une lecture systémique (qui place un fait sous la lumière de l'ensemble des rapports de force, y compris des systèmes de domination [voir *Société*]), ce qui leur donne une légitimité sociétale. Notre intention est aussi que dans nos productions elles-mêmes, les femmes se rencontrent, qu'elles y mettent en commun leurs forces – les luttes sont épuisantes –, qu'elles y nourrissent leurs solidarités [voir *Solidarité*]. On n'est pas seules. On est nombreuses. On est ensemble. On y va. Nous travaillons également pour renforcer les personnes qui nous lisent, qui nous écoutent, qui nous regardent : en créant des rencontres dans les mots, dans les sons, dans les images ; en partageant des informations importantes et parfois vitales – contacts, adresses, références... En proposant des suites à certaines productions, des échanges, des débats. Ainsi, montrer les résistances, les forces des femmes, leurs initiatives, leurs créations, leurs espaces, c'est de l'information, mais c'est aussi transformateur. Nous racontons le présent et le passé, et nous pouvons aussi contribuer à écrire le futur. [voir *Émancipation et Nourriture*]

Et entre nous, entre journalistes, dans un milieu professionnel parfois hostile, dans un monde qui habitue les femmes à être des concurrentes ? Comment nous renforcer ? En créant des espaces sécurisés et féministes de partage, de dialogue, en nouant entre nous des échanges et des correspondances parfois souterraines, sous-marines, en faisant appel à des relectures complices, en prenant des positionnements aussi plus politiques : analyse autonome de nos propres pratiques, recrutements et collaborations activement ouvertes aux femmes et en particulier aux femmes/personnes issues de minorités, alliances, lumière (et pages ou micro à elles...) sur les femmes journalistes vivant au carrefour d'oppressions. [voir *Soin et Solidarité*]

### 3. « Formation »

« Être une journaliste féministe, selon moi, c'est avoir de la réflexivité. C'est donc s'interroger sur comment on fait ce métier, pourquoi, comment on interagit avec ses sources, comment on interagit avec son public [voir *Interaction*]. Cette réflexivité est inhérente aux études féministes. » [L.M., citée par M.W., *axelle* n° 250]

**Un journalisme féministe doit se penser comme une formation perpétuelle, un apprentissage dynamique, un questionnement constant sur ses objectifs et ses pratiques.**

« [Il ne s'agit pas de] proposer "un modèle journalistique féministe déposé" mais plutôt, pour paraphraser la philosophe belge Françoise Collin au sujet du féminisme, un modèle qui "formule et reformule au fur et à mesure ses problématiques" au sein de la rédaction mais aussi avec toutes les femmes qui composent les pages de ce média, comme une colonie de termites travaillant sans cesse, à leur rythme, une matière riche et vivante. » [collectif, *axelle* n° 250]

« Nous ne restons pas figées sur des principes ou des traditions. En témoignent nos "déplacements" sur l'écriture inclusive, nos questionnements incessants sur une rédaction trop blanche, trop jeune, trop bourgeoise, trop urbaine. En mouvement, car nous nous considérons toujours en apprentissage, entre paires et consœurs. Les allers et retours sur nos papiers sont parfois nombreux. C'est fastidieux, c'est indispensable, c'est joyeux ! » [collectif, *axelle* n° 250] [voir *Temps*]

Un journalisme  
féministe est situé, actif,  
et souhaite transformer  
les rapports de pouvoir.

Fidèle Fête Familiarité Franchise  
Économie Étonnant Évaluat  
Émergeant École Éthique É  
Magazine Miroir Manifester  
ême pas peur Méditation Mar  
ionnalité Imagination Injustice  
terrogation Indépendance Idée  
Nourrir Nous (toutes) Narratio  
nces Nombre Non résignée N  
Insatiable Intrigue Impertinent  
Infini Instructif Inventif Inci  
té S'autonomiser Solide Santé  
Services Sincère Secouer (les  
Trouver Tout Temps Toujours  
pour certaines Toutes ensembl  
ré Exceptionnel Essentiel Exis  
e Emmener Empathique Encor  
re Enthousiaste Engagement

## 4. « Émancipation »

Des pratiques journalistiques féministes ont en leur cœur une intention d'émancipation : apporter leur pierre, dans le respect de la déontologie du métier (les règles et les devoirs qui régissent la profession), à une transformation des rapports de pouvoir inégaux. Ce qui n'est compatible ni avec une démarche journalistique se drapant dans une « neutralité » à laquelle nous ne croyons pas, ne souscrivons pas [voir *Neutralité*], ni avec une démarche médiatique uniquement liée au profit.

*« Notre finalité, c'est redonner du pouvoir aux femmes, pas faire des clics ou des vues. C'est rendre ce pouvoir aux femmes, avoir un impact transformateur, même s'il paraît modeste. Quand une femme revient vers nous en nous disant que notre article a eu un impact sur sa vie, on se dit que c'est pour cela que l'on fait ce métier. C'est important de se poser la question de pourquoi on fait du journalisme. Est-ce qu'on est là pour tendre le micro aux dominants ou pour participer au contre-pouvoir démocratique, dans une perspective d'aller vers plus de justice sociale, plus de démocratie ? » [S.P., citée par M.W., axelle n° 250]*

Participer au contre-pouvoir démocratique, rendre notre journalisme « deboutte » (féminin de « debout » !), depuis ses différents terrains, passe par le tissage d'une conscience politique collective, avec les femmes/témoins/expertes et les lectrices.

*« Si nous publions le témoignage d'une seule femme à qui la Justice a retiré son enfant pour le placer sous l'autorité exclusive du père qu'elle accuse d'inceste, par exemple, il ne s'agira que d'un accident isolé. Si nous publions six témoignages concordants, nous aurons réalisé une enquête de qualité, mêlant récits individuels et analyse politique [voir *Société*]. Mais si, à la suite ou au cours de notre travail d'investigation, les femmes entre elles affinent leur analyse critique des dysfonctionnements institutionnels dont elles sont victimes et expertes de premier rang, si elles se solidarisent en se soutenant les unes les autres, en recouvrant de slogans dénonciateurs les murs d'une autorité judiciaire à la faveur d'une manifestation féministe, ou en menant avec des associations un travail de fourmi d'alerte et de prévention, alors nous aurons contribué à l'émancipation individuelle et collective des femmes. » [S.P., « Elles sont donc elles pensent », *Politique* 2022]*

La démarche d'un journalisme féministe, c'est donc informer bien sûr [voir *Information*], pour nourrir la démocratie [voir *Nourriture*], rendre leur place aux femmes, éveiller les consciences des femmes et des hommes aux situations d'oppression et aux pistes

de libération, dans une visée d'émancipation individuelle et collective. Une démarche intimement liée à ce qu'on appelle, en Belgique, l'éducation permanente féministe, développée par le mouvement Vie Féminine, dans la proximité avec ce qu'on nomme aussi « intervention féministe » ou « éducation féministe ».

*« Pour bell hooks, l'éducation ne vise pas seulement la formation intellectuelle et cognitive, mais surtout la politisation via la prise de conscience des différents sites d'oppression et l'adoption de postures critiques. L'enjeu est d'apprendre la distance par rapport à toutes sortes de puissances: politiques, religieuses, économiques..., de "décoloniser son esprit". L'inscription des sujets dans un rapport critique au pouvoir politique lui-même constitue un des principaux enjeux de cette éducation. Il faut sortir de la "culture de la domination", dans laquelle pauvres comme riches, femmes comme hommes, blancs comme noirs, ont été construits et socialisés, se défaire des paradigmes hégémoniques. Comprendre pour nous en libérer comment jouent et nous structurent ces différentes formes d'oppression, que ce soit le classisme, le racisme, l'/(hétéro)sexisme, etc. Or si ce travail auprès des personnes opprimées opère une conscience de libération immédiate, il est moins évident auprès des membres du groupe dominant, qui résistent à s'appréhender comme colonisés eux aussi, éduqués pour être des oppresseurs. » [Nassira Hedjerassi, *Recherches & Éductions* 2016]*

**Un journalisme féministe est donc situé, actif, et souhaite transformer les rapports de pouvoir.**

*« Les mots sont importants, mais ce qui se joue derrière le gros drap de la mise en récit, les petites ficelles, ce sont les rouages de ce journalisme situé, actif. Qui commence par considérer les femmes qui témoignent dans nos pages comme les expertes de leur propre expérience, non pas de façon rhétorique ou déclarative, mais en partageant le pouvoir des mots avec elles. En cela, nous sommes un contre-pouvoir. N'est-ce pas le rôle de la presse ? » [S.P., « Elles sont donc elles pensent », *Politique* 2022] [voir *Expertise*]*

Cette démarche reconnaît également les rapports de pouvoir qui traversent les rédactions, les journalistes entre elles, les femmes/témoins/expertes entre elles, et s'attelle à les déplacer et à les transformer collectivement, en les embarquant toutes.

## 5. « Éclairage » ou « éveil féministe »

Un journalisme féministe offre à son lectorat/auditorat un éclairage nécessaire sur la société, les réalités des femmes, des personnes racisées, marginalisées.

*« Si la parution devait s'arrêter un jour, quel grand vide dans ma vie. Je remercie chaque personne, de la rédactrice en chef, à la secrétaire, à l'éditrice, aux illustratrices et à toutes les collaboratrices. [...] Pour terminer, je veux aussi vous dire que votre revue est pour moi une source de savoir. Sentiments reconnaissants. » [une lectrice, axelle n° 250]*

L'éclairage est réciproque : les journalistes sont éclairées, transformées par les femmes/témoins/expertes, et leurs hypothèses et biais laissent la place aux réalités de vie des femmes concernées par les problématiques soulevées.

*« On y retrouve des sujets inexistant dans les médias traditionnels. C'est assez libérateur. [...] Je pense que c'est grâce à ce genre de magazine que les sujets féministes finissent par exister dans les médias traditionnels. » [une lectrice, axelle n° 250]*

Les mots de cette lectrice du magazine *axelle* permettent de rajouter qu'un journalisme féministe joue en effet un rôle d'éclaireur, un rôle avant-gardiste (en cela, il est bien le fruit du féminisme et des mouvements sociaux), en défrichant des sujets qui deviennent par la suite dignes d'intérêt dans les « grands médias ». L'intérêt (encore relatif...) de ces derniers pour les violences de genre, par exemple, émerge particulièrement depuis le mouvement #MeToo, grâce au travail de journalistes engagées comme les Américaines Jodi Kantor et Megan Twohey.

## 6. « Égalité »

Un journalisme féministe se pense comme un espace commun, à partager entre toutes [voir *Mission*]. L'égalité entre les femmes et les hommes est donc sans aucun doute l'une des valeurs constitutives de la ligne éditoriale d'un journalisme féministe, qui souhaite donner à voir les inégalités actuelles – et démonter le mythe de « l'égalité-déjà-là » formulé par la féministe Christine Delphy –, mais aussi les pistes pour davantage d'égalité entre les femmes et les hommes, entre les femmes entre elles. Pistes chevillées à de nombreuses vigilances politiques. Car la notion d'égalité peut être récupérée à



des fins antiféministes : des hommes revendiquant, par exemple, au nom de l'égalité, d'accéder à des mesures prises pour rattraper des inégalités structurelles en défaveur des femmes. De plus, beaucoup de femmes sont « oubliées » des politiques d'égalité, qui s'adressent principalement aux femmes des classes supérieures et ne se penchent pas, par exemple, sur les conditions de travail (cruciales pour les travailleuses précaires), ou sur les inégalités cumulées (liées notamment au fait d'être une femme racisée). Enfin, le féminisme, avec ses revendications égalitaires, peut être instrumentalisé par l'extrême droite, qui brandit alors quelques figures féminines ayant « réussi » pour mieux masquer son agenda foncièrement anti-égalitaire.

En termes de pratiques, un journalisme féministe défend et tente de mettre en œuvre une représentation égalitaire des personnes qui s'expriment dans ses contenus (surtout des femmes, vis-à-vis des représentations des hommes : à la fois pour rattraper la « mâle-traitance » médiatique dont elles font l'objet [voir *Femmes*] et aussi parce qu'elles sont les premières concernées par les sujets qui nous occupent) et une représentation égalitaire des contenus traités entre eux : un témoignage peut être aussi important qu'une analyse politique, une témoin peut être citée comme experte [voir *Savoirs*].

La démarche d'égalité s'incarne aussi en tissant avec les femmes/témoins/expertes et entre journalistes la relation la plus horizontale possible, en sortant de la posture dominante que donne le micro – ou le stylo –, et en rendant aux femmes le pouvoir sur leur propre récit : en clarifiant le cadre, en prenant le temps avec elles [voir *Temps*], en leur faisant relire leur témoignage une fois l'entretien passé, en dehors du cadre de « confidences ». Il importe de leur permettre de reprendre leur histoire, leurs mots, de se protéger derrière l'anonymat... Une femme, une voix.

## 7. « Écoute » (féministe)

Si les lectrices ont choisi le mot « écoute », c'est sans doute parce que, selon elles, les femmes sont « écoutées » par des journalistes féministes. L'« écoute féministe » est précisément une démarche dont des journalistes féministes s'inspirent. Elle a à cœur de nouer avec les femmes/témoins/expertes une interaction [voir *Interaction*] respectueuse, égalitaire [voir *Égalité*], consciente des éventuels rapports de pouvoir à l'œuvre, des éventuelles violences subies par la personne (et de leurs conséquences sur son récit), ne portant pas de jugement, dans un cadre clair et co-établi. Oreilles grandes ouvertes, et le temps qui va avec [voir *Soin et Temps*]. Cela peut prendre la forme de questions ouvertes (laissant la possibilité aux personnes de répondre plus librement

que dans le cas de questions « fermées » très précises) lors d'une interview qui sort de la direction anticipée... Certaines journalistes ont pratiqué une démarche d'écoute féministe (dans un cadre associatif ou académique de recueil de récits de femmes victimes de violences et de leur entourage) et ces outils les aident dans la pratique de leur métier en féministe.

*« En tant que militante féministe, j'écoute des récits de femmes victimes de violences, pour les accompagner dans leurs démarches judiciaires. On s'efforce de leur proposer une écoute féministe, c'est-à-dire chaleureuse, dans un cadre clair qu'on leur présente en début d'entretien. On insiste sur le fait que leur récit leur appartient, qu'on les croit, bien sûr, et qu'elles restent décisionnaires: elles ont le droit et le pouvoir de raconter, elles peuvent décider d'arrêter leur récit, de revenir en arrière, elles peuvent avoir oublié... Ces pratiques féministes sont inspirantes pour ma pratique professionnelle. Quand, après avoir parlé, ou lu leurs mots, les femmes me disent qu'elles se sentent puissantes, comme réhabilitées, je me sens féministe. » [N.W.]*

En cas de violences (intrafamiliales, particulièrement), de violences sexuelles, de dénonciation de violences sur enfants, les institutions de toutes sortes sont en effet enclines à considérer les femmes comme menteuses, jusqu'à preuve du contraire. Un phénomène que l'avocate belge Selma Benkhelifa nomme la « présomption de mensonge ».

*« La présomption d'innocence se couple souvent à une présomption de mensonge de la part de la victime. Ce qui n'arrive pas dans le cas d'un braquage! » [Selma Benkhelifa, citée par V.L. et S.P., axelle n° 251]*

À l'inverse, un journalisme féministe croit les victimes, dont le récit est consolidé par le travail de recueil d'éléments permettant de recouper les informations. On les informe au fur et à mesure – et elles savent qu'on ne pourra pas publier leur témoignage s'il n'est pas suffisamment étayé: le cadre est clair.

*« Comme je le fais à chaque enquête, je lui précise que ce sera long et incertain: nous ne publierons que si j'ai amassé suffisamment d'éléments permettant de recouper et consolider son témoignage. » [Marine Turchi, Faute de preuves]*



Faire du journalisme  
féministe, dans le monde  
médiatique aujourd'hui,  
c'est humblement utiliser  
notre curiosité et notre  
honnêteté pour essayer  
de « remettre le monde  
à l'endroit ».

ar Femme Faire Formidable  
Favoriser Fourni Féminicide  
Écologie Économie Étonnant  
dent Évincée École Éthique É  
Médias Message Mérite Mais  
streamBuiten! **M**atière Même p  
essant Investigation Important  
magination Injustice Intégratio  
cessaire Nourrir Nous (toutes)  
isme Nuances Nombre Non re  
Internet Interaction Insatiable  
iétude de l'avenir Infini Instru  
ationnel Soucieuse Subjectivité  
cité Souveraineté Salvateur Se  
ur Transformation Téméraire  
or Têtu Texte Tourbillon Ter  
nt Expression Espace Entouré  
s Expertise Existence Efficace  
athique Encore Espoir Espère

## 8. « Mission »

La mission du journalisme est une mission démocratique, d'intérêt public : transmettre des informations sur des enjeux de société de façon accessible et fiable. Un journalisme féministe montre ainsi que les sujets qui concernent les femmes ne sont pas des affaires « privées » mais des enjeux de société, politiques, ayant toute leur place dans l'espace public.

*« Quelle est la mission du journalisme ? Donner à lire, à voir, à écouter ce qui traverse la société, permettre à toute la population de développer une opinion éclairée sur les sujets qui la concernent. Fatalement, si on ne montre qu'une fraction de la société – la fraction des plus fort<sup>s</sup> et des plus visibles –, on se fait une image tronquée du monde dans lequel on vit, on prend des décisions importantes basées sur cette vision morcelée. »* [S.P., axelle n° 240]  
**[voir Information]**

*« Aller vers une société plus juste, plus solidaire et plus égalitaire, c'est d'abord chausser une paire de lunettes neuves pour distinguer, dans le brouillard actuel, le sexisme, le racisme et le dogme ultralibéral. Voir pour savoir; comprendre pour agir. »* [collectif, axelle n° 250]

Pratiquer un journalisme féministe et appliquer ses intentions émancipatrices, c'est avant tout prendre cet engagement. **[voir Militantisme]**

## 9. « Militantisme »

Un journalisme féministe vise un traitement médiatique des femmes et des sujets qui les concernent de qualité égale (ou supérieure ?) au traitement habituel des sujets de société, au prisme d'un regard masculin (appelé également « male gaze ») vendu comme « neutre » **[voir Neutralité]**. Cet adjectif masque en effet souvent un point de vue construit, masculin, blanc, bourgeois, valide, favorisé, hétérosexuel... Finalement, plus minoritaire qu'universel. Un journalisme féministe est donc selon les un<sup>es</sup> « militant », selon les autres « engagé » ou même « partial », en tous les cas, situé et œuvrant à tremper sa plume dans un fleuve très politique.

« Pour comprendre que les enjeux féministes ou la question des violences sont une question politique, il faut être féministe, car on ne l'apprend pas à l'école, on ne l'apprend nulle part. Une lecture politique, c'est un propos journalistique possible. [...] Est-ce même possible de faire des bons papiers sans avoir une forme d'engagement ? » [L.B., citée par S.P., « Vers les mots justes d'un journalisme féministe », *Politique* 2022]

« Lorsque des sujets font l'objet d'un consensus social, les journalistes dits "neutres" peuvent se permettre tous les écarts sur la forme et même assumer un jugement moral sans que cela n'offusque qui que ce soit, tandis que l'étiquette de "journaliste engagé" sera apposée sans discussion au malheureux qui aura l'audace d'utiliser les mêmes mots pour des sujets plus clivants. Un retournement bien pratique car, soyons honnêtes, dans la profession comme dans l'esprit des citoyens, un journaliste "engagé" est un peu moins journaliste qu'un "non-engagé". » [Salomé Saqué, *Socialter* 2022]

**Les journalistes publiant des enquêtes sur les violences sexistes et sexuelles, en particulier des témoignages visant des personnalités publiques, sont par exemple souvent accusées de se livrer à un « tribunal médiatique ».**

« Dire "tribunal médiatique", c'est méconnaître le fait que journalistes et justice font un travail foncièrement différent. D'ailleurs, nous les journalistes, on ne décrète pas de coupables et personnellement je ne donne pas de qualifications pénales dans mes articles. Nous n'avons pas recours aux mêmes moyens ni méthodes, nous posons des questions différentes, qui ne sont pas seulement pénales ou judiciaires. L'affaire Darmanin [Gérald Darmanin, homme politique français, ndlr] en est le meilleur exemple : la justice dira s'il est coupable ou non de l'accusation de viol dont il fait l'objet, en revanche, son comportement d' élu avec ses administrées pose des questions éthiques, déontologiques, politiques, sur l'usage qu'il fait de son pouvoir. » [Marine Turchi, citée par Faustine Kopiejwski, *Cheek* 2021]

**Le journalisme pensé comme un engagement – professionnel, politique, envers la quête de vérité et de justice sociale – est un outil de démocratisation du féminisme. Il est aussi notre espace d'expression politique, de lutte féministe.**

« La "sacro-sainte neutralité" fait des dégâts dans le traitement de l'information. Par exemple, c'est en son nom que les médias ont recours si souvent à la symétrie quand il s'agit de parler des droits des femmes. Ainsi, on invitera, dans un débat sur la contraception, une personne qui y est opposée... Comme l'énonce la linguiste Marie-Anne Paveau, "c'est un argument qui évite deux choses: la pensée, et l'engagement. Symétriser permet en effet de ne pas penser la complexité d'une situation, ses contextes et ses points d'énonciation, son historicité. Cela permet également de ne pas prendre parti, de ne pas entrer dans la lutte contre les oppressions, qui coûte quelques plumes et parfois bien plus." » [collectif, axelle n° 250]

« Je pense que je m'essouffais un peu dans le journal pour lequel j'écrivais. Je trouvais que "l'objectivité journalistique" était souvent une excuse pour des articles incomplets, voire parfois carrément sexistes ou pro-capitalistes... J'ai toujours pensé que le journalisme était là pour déranger, pour poser les questions qui fâchent. Chez axelle, j'ai trouvé ces deux choses-là: du militantisme féministe et des articles d'investigation qui posent, selon moi, les bonnes questions. Et j'ai beaucoup appris en termes de rigueur journalistique chez axelle. » [C.W., citée par la rédaction, axelle Juillet-Août 2018]

**Un journalisme féministe est précisément campé sur deux jambes: la déontologie journalistique et l'engagement féministe. Les deux se renforcent, se nourrissent – même lorsqu'ils peuvent entrer en tension. [sur les pratiques d'un journalisme militant, voir *Information*. Sur l'engagement féministe souvent pointé comme empêchant une expertise et une rigueur, voir *Expertise*]**

« Nous avons notre approche journalistique et notre engagement féministe, les deux se nourrissent et se renforcent, nous sommes à ce carrefour. En tant que journalistes professionnelles, nous avons aussi un engagement auprès des lectrices. Et celui-ci repose sur notre professionnalisme et notre rigueur. Une journaliste trouve des chiffres, donne la parole à la contradiction, cherche des témoins, fait se croiser des paroles diverses, vérifie les informations, etc. Plusieurs médias français ont signé une Charte pour un journalisme à la hauteur de l'urgence écologique. Pourquoi ne pas lancer une Charte pour un journalisme à la hauteur de la menace machiste ? (Ce n'est pas une invitation en l'air: nous voulons y travailler et appelons toutes les bonnes volontés à nous rejoindre!) » [collectif, axelle n° 250]



## 10. « Multiplicité »

« Nous devons [...] faire place aux points de vue des personnes qui sont les principales intéressées, faire place à leurs voix et à leurs pluralités, aller sur le terrain ! L'intersectionnalité, en tant qu'outil d'analyse, nous offre un meilleur accès à la complexité du monde et de nos identités. » [J.B., citée par S.P., axelle n° 240] [voir **Intersectionnalité**]

Un journalisme féministe, qui veut œuvrer pour un monde plus juste et plus égalitaire, qui veut porter les voix des femmes et des personnes marginalisées, multivulnérabilisées, veut donc accéder à la multiplicité et la diversité de leurs expériences, sans les essentialiser. Car «la» femme n'existe pas. Et «la femme musulmane», «la femme en situation de handicap», «la femme de 70 ans», «la mère au foyer»... Tout cela n'existe pas non plus.

« Le journalisme de l'urgence et des "nouvelles du jour" [...] s'intéresse davantage au conflit, aux paroles masculines et blanches, au-dessus de l'expérience de terrain des femmes. [...] Encore souvent maintenant, lorsqu'on parlait du hijab, la presse amenait toujours une femme "pour" et une femme "contre", alors que c'est bien plus complexe. Sans parler des images choisies par les médias pour illustrer ce sujet, des femmes portant le niqab ou la burka, rarissimes au Québec. [...] Habituellement, les journalistes laissent beaucoup de place aux institutions, dans une démarche de "pour" et "contre", comme s'il y avait seulement deux points de vue, dont celui de "la femme autochtone" [dans le contexte canadien, ndlr]. La pluralité est plus pertinente. Les informations plurielles sont davantage contextualisées. » [idem]

## 11. « Monde »

« Faire du journalisme féministe, dans le monde médiatique aujourd'hui, c'est humblement utiliser notre curiosité et notre honnêteté pour essayer de "remettre le monde à l'endroit", d'après une phrase de la psychiatre française Muriel Salmona ayant beaucoup travaillé auprès des victimes de violences. Rétablir un équilibre, donner à voir l'expérience des femmes, encore majoritairement effacées dans les médias, surtout quand elles sont victimes de violences, racisées, en situation de handicap, de précarité. » [collectif, axelle n° 250]

Remettre le monde à l'endroit puisqu'à présent, il marche souvent à l'envers. Le premier pas pour le renversement : le langage, et l'utilisation des mots justes. [sur l'intention émancipatrice d'un journalisme féministe, voir *Émancipation*. Sur le rôle démocratique des médias, voir *Médias*. Sur la façon dont un journalisme féministe fonctionne pour « remettre le monde à l'endroit », voir *Information*]

*« Mon domaine à moi, c'est le langage, la façon dont tous ces sujets sont présentés, le tapis rouge déroulé aux urnes et la patinoire piégée qu'on glisse à d'autres, les questions qui ne sont pas posées, les termes employés. Parce que je crois que la langue façonne nos façons de penser, et de là nos comportements. Par exemple, parler de "charges" plutôt que de cotisations sociales suggère immédiatement qu'il est essentiel de les baisser. Mettre en avant le "mérite" sans jamais remettre en question l'héritage (matériel comme culturel) individualise et culpabilise les pauvres, les exclus. Ou dire d'une femme qu'elle "s'est fait violer" suggère qu'elle a plus ou moins participé à son viol. Tout cela peut être voulu ou inconscient, mais je traque ces détails qui finissent par (dé)former les esprits. » [I.K., citée par la rédaction, axelle n° 250]*

## 12. « Médias »

Les médias, l'ensemble des moyens de diffusion de l'information, sont un canal d'expression essentiel pour les acteurs et actrices démocratiques (citoyennes au premier chef) et jouent un rôle crucial dans la formation de l'opinion publique, puisqu'ils informent leur(s) public(s) sur le déroulé de l'actualité. C'est pourquoi ils sont soumis à une éthique et à une déontologie (exactitude de l'information, respect de la vie privée, vérification des sources). Cette « garantie » leur permet de placer certains débats sur le devant de la scène. Ils en laissent aussi d'autres dans l'ombre. Entre médias et démocratie, c'est une relation historique, institutionnelle... Ombilicale, pourrait-on dire, puisque notre système de représentation démocratique a besoin des médias pour fonctionner. Une « mal-représentation » médiatique [voir *Femmes et Narration*] peut donc participer à creuser une faille démocratique.

*« Beaucoup de personnes sont déboussolées dans leur rapport aux médias. Le poids des "fake news" sur l'information grandit avec l'influence de grands groupes capitalistes. L'utilisation des réseaux sociaux en circuit fermé concourt aussi à un sentiment de méfiance envers les médias et le monde politique. Mais, de notre point de vue féministe, les médias ont leur part de responsabilité: enfermement des femmes dans les rubriques "famille" ou "santé", traitement médiatique calamiteux des violences envers les femmes, absence de femmes expertes, de femmes issues de la diversité... Globalement, les hommes représentent 75 % des sujets d'information. Comment, en tant que femme, en particulier quand on est issue des milieux populaires et/ou d'une minorité, faire confiance alors qu'on est si mal représentée ? Ce n'est pas possible. » [axelle n° 250]*

Un journalisme féministe veut contribuer aussi à transformer de l'intérieur l'écosystème médiatique: par le soutien aux journalistes, en particulier les plus précaires, souvent des femmes, et leur rémunération juste; par des initiatives solidaires et des alliances entre médias et avec le public; par la plus grande indépendance possible vis-à-vis des groupes de presse capitalistes et dominants (car les entreprises capitalistes ont la détestable habitude de s'appropriier les expériences subversives féministes – comme le siphonnage de slogans féministes pour faire vendre des produits de beauté normatifs –, les appauvrissant et leur faisant perdre en radicalité); par l'indépendance vis-à-vis des annonceurs publicitaires; par des pratiques de transparence et de bonne gouvernance. **[voir *Indépendance*]**

L'intersectionnalité  
invite à repenser, avec  
 finesse et complexité,  
 la fabrication de nos  
 récits médiatiques.

e Fondamentale Femme Faire  
Fluide Fin Franc Favoriser Fo  
e Éclaireuses Éveillé Écologie  
Émotionnel Énergie Évident  
M Maturité Mission Minorités  
Mérite Maison Magazine Miroir  
Intelligente Image Information  
indispensable Intersectionnalité  
a Novateur Nature Nécessaire  
Neutre Nanas Néologisme Nu  
dignation Incomprise Insister  
insatiable Intrigue Impertinent  
Sources Soutien Sensibiliser  
autonomiser Solide Santé Simpl  
transformateur Transformation  
toujours Trésor Têtu Texte To  
ent Exclusivité Environnement  
el Essentiel Exister Enfants Ex  
mmener Empathique Encore

## 13. « Information »

« Informer » signifie étymologiquement « donner forme » : en tant que journaliste féministe, à des réalités, à des faits, à des expériences auxquelles la société ne concède pas (ou que peu) de place, habituellement considérées comme isolées, peu politiques, peu pertinentes au regard des « vraies » urgences. [voir *Intersectionnalité*]

« [Donner forme en journaliste féministe, c'est s'arrêter, s'inscrire] dans le creux de deux démarches qui ne sont pas toujours parallèles : améliorer les représentations et les narrations d'une part, "féminiser" les pratiques d'autre part. La qualité des contenus (ce qu'on lit, ce qu'on regarde, ce qu'on écoute) et le respect de certaines "façons de faire" (invisibles mais déterminantes) ne forment pas un "modèle journalistique féministe déposé" (et, à mon sens, tant mieux) mais enrichissent le journalisme, démocratisent le féminisme, et vitalisent la démocratie dans une société qui a pris l'habitude de voir gommée une femme sur deux. Il est temps de s'arrêter sur les expériences des journalistes féministes. Parce que ces pratiques sont invisibles, elles pourraient avoir l'air de ne pas compter. Et pourtant elles sont au cœur d'une démarche journalistique féministe ; elles en assurent l'éthique, elles garantissent la qualité des contenus au même titre que la déontologie journalistique. Et elles sont encore très subversives. » [S.P., « Vers les mots justes d'un journalisme féministe », *Politique* 2022]

« Notre journalisme puise dans l'"intervention féministe", sans forcément d'ailleurs le formuler en ces termes. Ainsi que la définissent Véronique Bayer, Zoé Rollin, Hélène Martin et Marianne Modak, l'intervention féministe est une "pratique située qui vise à lier action sociale et militante, formation et recherche, de même qu'elle ambitionne l'extension des capacités d'analyse, de réflexion et d'action pour l'ensemble des personnes engagées dans cette démarche. Au service de ces intentions émancipatrices, l'intervention féministe se présente comme un travail de lutte contre les hiérarchisations et les oppressions qui se déploient au quotidien dans les pratiques ordinaires." Y compris, donc, les pratiques médiatiques majoritaires. L'intervention féministe va du soutien au respect des témoins que nous interviewons, respect de leurs paroles, respect de leurs démarches, à l'alliance avec elles, à l'établissement d'un climat de confiance, égalitaire et transparent. Elles sont pour nous les actrices d'un récit qui ne nous appartient pas, qu'elles peuvent retirer après notre entretien, car nous savons que la confiance établie peut les inciter à des confidences qu'elles regrettent par la suite. Nous créons des lieux de rencontre pour favoriser la prise

*de conscience de leurs diverses expériences, mais aussi les solidarités, dans les pages du magazine ou entre les femmes que nous interviewons: tables de conversation, entretiens croisés, espaces partagés.» [S.P., « Elles sont donc elles pensent », Politique 2022]*

## 14. « Intersectionnalité »

L'intersectionnalité est un outil précieux pour un journalisme féministe. Ce concept fait référence aux travaux précurseurs des militantes afro-américaines Maria W. Stewart et Sojourner Truth au 19<sup>e</sup> siècle, à ceux du collectif de féministes noires lesbiennes du Combahee River Collective dans les années 1970 et, plus récemment, à ceux de l'intellectuelle Angela Davis, de la juriste et chercheuse Kimberlé Crenshaw ou encore des chercheuses Patricia Hill Collins et Sirma Bilge. C'est une loupe qui permet d'analyser les différents rapports de pouvoir, des catégories d'inégalités et de discriminations. L'imbrication des oppressions – sexisme, racisme, classisme, validisme, homophobie, transphobie... – amène, pour les personnes qui les vivent, des oppressions très particulières, que les personnes qui ne les vivent pas ne peuvent pas imaginer. L'intersectionnalité invite à repenser, avec finesse et complexité, la fabrication de nos récits médiatiques. Elle replace le journalisme dans une perspective de construction d'une société plus juste, solidaire et égalitaire...

*«... [pour] arriver à un journalisme conscient de la société qu'il va prétendre dépeindre, pour arriver à proposer des productions journalistiques qualitatives et inclusives, qui englobent l'ensemble de la société et non pas uniquement les tranches de la population dominantes.» [S.B., dans la série de podcasts Nellie Bly d'axelle, épisode n° 3, « L'intersectionnalité, une loupe journalistique »]*

Appliquer une intersectionnelle, comme l'explique Salwa Boujour, se fait d'abord sur le choix et les angles des sujets, des personnes/témoins/expertes. C'est donner la parole aux personnes concernées pour visibiliser des réalités minoritaires, qui ne doivent pas pour autant être balayées et exclues. C'est aussi nommer les faits, les personnes, en utilisant le vocabulaire adéquat et en tenant compte de l'avis des concernées **[voir Inclusivité]**. C'est par exemple parler de *misogynoire* – et l'expliquer pour les personnes

qui ne connaissent pas le mot – quand on évoque la misogynie spécifique que subissent des femmes noires. Ou évoque les discriminations subies par les « femmes qui portent le foulard » sans les réduire à des « femmes voilées », car elles sont les seules femmes à être ainsi définies par leur habit ; en incluant leur avis ou leur expertise dans des sujets qui concernent la société en général et ainsi éviter de se rappeler leur existence uniquement lorsqu’il s’agit d’une actualité liée au foulard... C’est se positionner, se décentrer, mettre de côté ses biais et ses a priori, tendre l’oreille, écouter ses sources. C’est enfin œuvrer à des rédactions inclusives, diversifiées et représentatives de l’ensemble de la population. Sans cela, refléter notre société hétérogène est mission impossible.

*« Pour trouver des nouveaux sujets, pour intégrer cette grille intersectionnelle, il faut sortir de sa zone de confort, pouvoir développer son sens de l’observation, tendre l’oreille, aller au-delà de son carnet d’adresses, s’informer, se cultiver, utiliser un vocabulaire adéquat. Cela permettra d’attirer de nouveaux publics, d’être inclusives, de travailler les sujets en profondeur et d’avoir une réelle connaissance de la société. La meilleure façon de le faire, c’est en s’adressant aux personnes concernées, dans le respect. De cette façon on peut mettre à l’agenda des sujets cruciaux qui sont balayés parce qu’ils ne correspondent pas à la norme. Présentons la société comme elle est, c’est-à-dire multiple [voir **Multiplicité**], avec toute sa complexité, et évitons de participer à l’invisibilisation de personnes qui sont minorisées. » [idem]*





Cette proximité avec  
le sujet sert souvent  
à disqualifier notre  
rigueur journalistique.

Mais le personnel  
est politique ;  
le personnel est donc  
journalistique.

ation Féministe Fondamental  
Fidèle Feu Fluide Fin Franc F  
Écoute Égalité Écrire Évolutio  
ie Économie Étonnant Évalua  
uvement Modèle Motivation  
ation Médias Message Mérite  
nspiration Inclusif Intelligente  
dispensable Investigation Impo  
ur Nouveau Novateur Nature  
es) Narration **N**eutre Nanas  
titution Intensifier Indignation  
ernet Interaction Insatiable In  
rorité Savoirs Sources Soutien  
ieuse Subjectivité S'autonomis  
tre Terrienne Transformateur  
c Tout Temps Toujours Trésc  
ousiaste Engagement Exclusivi  
ce Entouré Exceptionnel Esser  
e Existence Efficace Emmena

## 15. « Narration »

Pourquoi « narrer », raconter, les femmes ? Alors qu'on pourrait simplement continuer à se taire ?

*« Dire ce qu'une femme devrait taire, c'est parler à toutes celles et ceux qui se sont sentis, de la même manière, muselés par le mépris social, stigmatisés, renvoyés à des places indésirables. C'est donner une place à la colère rentrée, c'est permettre aux lecteurs, aux lectrices de comprendre les violences insidieuses et d'identifier cet animal rageur en eux : cette colère contre la place réduite, humiliante, qu'on nous assigne. » Ces mots sont ceux de la philosophe française Claire Marin, écrits pour célébrer le prix Nobel de littérature remis à Annie Ernaux (dans Libération, le 8 octobre 2022). Nous, journalistes, donnons de la voix à des expériences muselées, nous nous faufileons dans les angles morts, nous "sortons les femmes des silences", pour reprendre l'expression de Michelle Perrot, pionnière de l'histoire des femmes. Nous nous efforçons de mettre des mots justes sur des réalités sociales souvent injustes, et parfois indicibles. » [collectif, axelle n° 250]*

C'est parfois précisément cette « sortie des silences » qui suscite le tollé et les attaques contre des journalistes féministes. Avant même l'enjeu du traitement, les choix des sujets et des angles « de façon féministe » sont déjà de trop : trop militants, trop osés, trop tabous. Quant aux histoires plus attendues, on peut aussi les raconter en faisant émerger d'autres facettes...

*« On peut décider de ne plus couvrir certains événements qu'on juge sexistes, racistes, grossophobes, comme les concours de beauté. On peut aussi décider de les traiter autrement. Si on couvre malgré tout ce concours de "Miss", est-ce qu'on s'intéresse au projet professionnel des participantes ou à leur tour de poitrine ? On les montre en photo en portrait, ou en pied et en maillot de bain ? Quid des concours de beauté masculins ? Cet exemple fait dire à la journaliste française Audrey Guillier : "Ce n'est pas uniquement donner de la place à la voix de toutes les femmes, c'est aussi aller chercher des hommes sur les sujets liés à la parentalité, par exemple. C'est plus long, c'est plus difficile, mais ça fait changer." » [S.P., « Vers les mots justes d'un journalisme féministe », Politique 2022]*

Et c'est un travail de résistantes.

*« La réalité c'est aussi que, quand une journaliste revendique son féminisme, on lui colle une étiquette de "militante" et non plus de journaliste [voir **Militantisme, Travail et Expertise**]. Cette ségrégation horizontale catégorise les femmes dans les rédactions à certains domaines. Cela a une influence sur le contenu journalistique, sur la manière de lire ces contenus et sur la société elle-même, sur la manière dont on voit les femmes. » [L.M., citée par M.W., axelle n° 250]*

## 16. « Nourriture »

On se nourrit de l'ordinaire/extraordinaire, des expériences des femmes que nous rencontrons [voir **Narration et Écoute**], avec qui nous sommes mises en contact par des sources, par des informatrices, par des passeuses, par des collectifs et des associations féministes avec lesquelles la collaboration est précieuse et que nous nourrissons en retour. Et parfois, on se nourrit de nos propres expériences.

*« Beaucoup de journalistes vous diront qu'une des sources d'inspiration de leurs reportages, articles ou enquêtes provient souvent du quotidien, de l'ordinaire. Une expérience, une discussion, une rencontre, une lecture, un débat [...]. Parce que nous sommes humaines, parce que nous sommes journalistes et parce que nous sommes concernées par les histoires que nous racontons, il arrive que les sujets qui surgissent de nos observations ou de nos discussions viennent directement rencontrer (parfois avec douceur, parfois avec fracas) ce que nous avons traversé, parfois également ce que nous avons vécu dans notre chair. » [collectif, axelle n° 250] [voir **Soin**]*

Cette proximité avec le sujet sert souvent à disqualifier notre rigueur journalistique [voir **Expertise**]. Mais le personnel est politique; le personnel est donc journalistique. Ceci posé, nous allons continuer à faire notre boulot avec rigueur, déontologie. En féministes: nous pouvons avoir besoin d'être à deux pour faire cette interview, nous pouvons avoir besoin d'un temps d'échange entre nous, entre paires, ou de soutien

après un sujet sensible ; nous pouvons le confier à une consœur pour nous préserver. Nous avons, aujourd'hui, dans un monde abîmé, un immense besoin de nous nourrir de résistances, de joies, d'initiatives porteuses, inspirantes, qu'on peut dénicher dans le monde actuel, dans les faits du quotidien, et documenter de mille et une façons, parfois très « simplement ». [voir *Solidarité et Simplicité*]

Nous avons aussi soif de fictions et d'utopies. Parce que la société est tissée d'histoires que l'on se raconte, parce que la fiction est réparatrice et inspiratrice, un journalisme féministe peut, comme propose la féministe Donna Haraway dans *Vivre avec le trouble*, opter pour certains récits plutôt que d'autres, « *prendre le risque de choisir certains mondes plutôt que d'autres et aider à leur recomposition* » ; valoriser des histoires oubliées, spoliées, méconnues, raconter les héroïnes invisibles plutôt que les glorieux héros, créer de nouveaux récits.

*« Plutôt que de renoncer à raconter des histoires, nous ferions mieux de commencer à en raconter une autre, une histoire que les gens pourront peut-être poursuivre lorsque l'ancienne se sera achevée. »* [Ursula K. Le Guin, *Danser au bord du monde*]

*« [La fiction] apporte un regard neuf sur la réalité [et permet parfois] de mieux la comprendre. Elle ne la nie pas, elle est comme une illusion d'optique : elle décale notre regard et éclaire le réel sous un nouveau jour, elle s'en fait le réflecteur pour nous permettre de percevoir ce qui jusqu'à présent restait dans les angles morts de notre vision. [...] Car la] réalité n'est pas la limite ni l'horizon de notre imagination, elle en est le point de départ. [...] Quant à la] fiction, [elle] est la cabane d'où nous faisons trembler le monde. »* [Coline Pierré, *Éloge des fins heureuses*]



## 17. « Neutralité »

Le discours dominant attend des journalistes d'être « neutres » face à l'information recueillie. Mais ce n'est jamais le cas. Nous sommes humaines, situées, avec nos points de vue, nos expériences, nos valises et, dans notre tête, toutes les voix des personnes déjà rencontrées. Le fait même de choisir un sujet plutôt qu'un autre, c'est déjà un engagement, une manière de prendre position.

Un journalisme féministe dépasse l'opposition entre « émotion » et « raison », ancrée dans une tradition patriarcale de construction d'une binarité de type « nature »/« culture ». Notre capacité à accepter de sentir, de ressentir, à être affectées, n'empêche pas notre capacité de penser mais, à l'inverse, peut dialoguer avec elle. Nous assumons donc de partir parfois d'affects générés par l'expérience d'autrui, de notre empathie, pour repenser, entre autres, le fléau des violences, envisagé dans l'imaginaire commun comme une fatalité.

*« En journalisme, la neutralité et l'impartialité, ça n'existe pas. Contrairement à l'honnêteté intellectuelle et au respect de la déontologie », défend, ferme et lapidaire, Ricardo Gutiérrez, secrétaire général de la Fédération européenne des journalistes. C'est pourtant au nom de ce manque de "neutralité" que les journalistes féministes sont souvent recadrées, quand elles ne sont pas harcelées. Ce sont ces étiquettes de journalistes engagées ou militantes qui sont régulièrement collées sur nos fronts pour nous disqualifier. » [collectif, axelle n° 250]*

Un journalisme féministe est aussi engagé à ne pas discriminer sous couvert de fausse neutralité, à ne pas hiérarchiser – par exemple, des savoirs académiques ou institutionnels en défaveur des savoirs empiriques, appuyés sur l'expérience et l'observation. [sur la nécessité de l'engagement, voir *Militantisme*. Sur la critique de l'engagement et de la hiérarchisation des savoirs, voir *Expertise*]

Enfin un journalisme féministe vise à distinguer les attentes de « neutralité idéologique » (tout en les critiquant, ce que fait abondamment ce *brouillon*) et celles de « neutralité d'apparence », exigée en particulier des femmes musulmanes visibles dans l'idée (jamais prouvée scientifiquement) que leur foulard constituerait une menace pour la nécessaire « neutralité » de leur profession. Pour un journalisme féministe, cette exigence de « neutralité d'apparence » masque une volonté d'effacement de certaines catégories de femmes de l'espace public tout en les réduisant à leur habillement, au lieu de se baser sur leurs compétences et sur leur éthique.

Ainsi que le pointe une lectrice du magazine *axelle*, un journalisme féministe serait donc plus digne de confiance qu'un journalisme « mainstream » qui a tendance à déformer les informations, les témoignages en particulier.



« axelle me réconcilie avec le journalisme. En général, j'appréhende de parler avec des journalistes issus des médias mainstream parce que je ne sais jamais comment ils vont présenter l'information, si elle sera déformée. Avec axelle, je n'ai aucune crainte. Je sais que les journalistes vont se documenter et amener le sujet de façon fidèle au témoignage. » [une lectrice, axelle n° 250]

## 18. « Nouveau » ?

Ce sont les suggestions des lectrices d'*axelle* qui ont déterminé les entrées de ce *brouillon*, mais c'est bien nous qui posons ici le point d'interrogation. Un journalisme féministe est-il « nouveau » ? Il est évident qu'un journalisme féministe n'est pas courant. C'est d'ailleurs notre souhait : le faire connaître. Mais... non, il n'est pas nouveau.

De nombreuses approches féministes du journalisme ont été documentées, notamment dans le monde anglophone. Pour les francophones, nous pouvons évoquer par exemple la naissance du journal féministe français *La Femme libre* en 1832. Ce fut le premier journal, à notre connaissance, produit par et pour les femmes, à l'initiative des « saint-simoniennes prolétaires » : ouvrières, elles exigeaient une égalité réelle, se rassemblaient en non-mixité et revendiquaient l'union de toutes les femmes.

De nombreuses femmes ont aussi œuvré, depuis leurs rédactions (féministes ou non) ou en tant que journalistes indépendantes, à transformer les pratiques journalistiques et/ou à orienter les contenus de la presse pour y faire rentrer les problématiques des femmes et des groupes minorisés. Séverine (Caroline Rémy). Nellie Bly. Marguerite Durand. André Léo. Ida B. Wells. Laurène Daycard. Shireen Abu Akleh. Laure Adler. Eugénie Rokhaya Aw Ndiaye. Anna Politkovskaïa. Inès Léraud. Jodi Kantor. Megan Twohey. Et tant d'autres ! Des chercheuses, aussi, dans les universités du monde entier, s'intéressent à ces sujets : le journalisme féministe, les journalistes féministes, les expériences des femmes journalistes et des journalistes minorisées... Merci à toutes, à toutes celles que nous connaissons et à celles que nous ne connaissons pas encore, à celles qui travaillent dans des médias féministes, à celles qui travaillent dans des médias qui ne le sont pas et qui font de leur mieux dans un contexte parfois hostile. Une chose est sûre : nous avons encore beaucoup à apprendre. Et ce qui n'est pas étonnant : les pratiques et les expériences des femmes, minoritaires, sont effacées au fur et à mesure que les hommes écrivent les livres d'histoire, et la recherche, parfois ardue et chronophage, des « anciennes » est celle d'un éternel recommencement, d'une perpétuelle redécouverte du passé... L'histoire des femmes est encore à défricher, dans les pas de ses pionnières.

## 19. « Nature »

La crise du Covid-19 a mis en lumière l'importance vitale de certaines activités pour la survie de notre société. Ces activités, oh surprise, coïncident avec la répartition sexuée des rôles traditionnels. Les hommes de pouvoir ont la main sur l'exécutif; les femmes, dans l'ombre, sont sur le front, en première ligne ou à l'arrière-plan. Elles créent, protègent, réparent le vivant.

Un journalisme féministe souhaite donc rendre visibles les bousculements qui secouent les vies de ces femmes, les inégalités dans la prise en charge de la reproduction de la vie, mais aussi, peut-être, aller un pas plus loin: envisager les femmes, et nous-mêmes, journalistes, comme les maillons d'une chaîne plus large, d'un écosystème. La «nature», ou ce qu'on a construit comme représentation de la «nature» (et qu'on oppose souvent, de façon patriarcale, à «culture»), est dans cette chaîne: les êtres vivants non humains dans toute leur diversité, les végétaux, l'eau, les matières premières (qui ne sont pas forcément des «ressources naturelles»)..

*« On a mal envisagé qui est au centre et qui est à la marge. Pour moi, les humains ne sont pas au centre. Nous, nous examinons, nous sommes une espèce curieuse. Il faut donner le centre aux écosystèmes. »* [la scientifique Johanna Romero Arias, citée par S.P., *axelle* n° 235-236]

Concrètement, un journalisme féministe veut investiguer activement le champ immense que sont les sujets de l'agriculture, de la biodiversité, du changement climatique, de la déforestation, de la pollution, de l'extractivisme, des catastrophes naturelles, de l'écoféminisme et des mouvements sociaux avec une loupe intersectionnelle afin de mettre à jour les rapports de pouvoir à l'œuvre et les enjeux démocratiques que ces sujets posent. [voir *Intersectionnalité*]

Un journalisme féministe veut également limiter son impact direct sur la dégradation des écosystèmes à travers des réflexions multiples sur le type de papier utilisé et le coût de son recyclage (pour la presse écrite), sur les moyens de transport pris pendant les reportages, sur le bilan de l'utilisation du digital, en particulier celui des grandes compagnies qui en ont le monopole, etc.



De l'indépendance d'un  
journalisme féministe  
naît sa légitimité  
dans le paysage médiatique  
et dans l'espace public.

avoniser Fourm Féminicide  
eur Force Fortes Fortiche Fe  
Émancipation Écoute Égalité  
euses Éveillé Écologie Économ  
ultiple Mère Militante Monde  
urité Mission Minorités Mobil  
ance Idée Idéologie Idéal Inclu  
ente Image Information Intére  
mbre Non résignée Notre futur  
saire Nourrir Nous (toutes)  
nnovation Illégalité Institution  
sister Insoumise **I**nternet Inte  
mique Solidarité Solidaire Soc  
utien Sensibiliser Sensationnel  
moignage Terrestre Terrienne  
ion Téméraire Trouver Tout  
ce Ensemble Être Enthousiaste  
Expression Espace Entouré E  
rtice Existence Efficace Emm

## 20. « Interaction »

« Personne n'éduque autrui, personne ne s'éduque seul, les hommes [au sens de "humains", ndlr] s'éduquent ensemble par l'intermédiaire du monde. »

[Paulo Freire, *La Pédagogie des opprimés*]

Les journalistes sont humaines mais aussi, dans un sens, intermédiaires du monde, du fait de leur mission démocratique et de par leur rôle de « trickster ». On peut traduire le mot anglais qui désigne ce personnage mythologique (souvent corbeau ou renard) par « farceur/euse », « friponne », voire « traîtresse ». Les tricksters sont des passeurs/euses entre les mondes, par exemple entre divinités et humaines, et peuvent faire dévier le cours des événements dans lesquels elles/ils interviennent avec leurs propres règles, ne pliant ni devant les institutions ni devant l'ordre moral. En ce sens, et pour d'autres raisons évoquées dans plusieurs entrées de ce *brouillon* [voir *Monde, Émancipation, Soim...*], les journalistes travaillant dans une démarche féministe sont des intermédiaires entre plusieurs mondes : la société, sa diversité et ses lignes de force ; les femmes, témoins, expertes, leur diversité aussi, leurs réalités ; les lectrices... Entre ces mondes, les interactions prennent de multiples formes, cercles, boucles et détours, contribuant à nous « éduquer », au sens de nous nourrir [voir *Nourriture*] mais aussi de nous faire grandir [voir *Éveil*]. Les interactions avec les femmes/témoins/expertes se construisent autour de la préparation des sujets, des angles, des choix narratifs et visuels, à l'occasion de tables de conversation, de débats suivant une publication et pouvant donner lieu à des suites – rebond d'un sujet, rhizome dans un autre média...

Les interactions, c'est aussi avec les publics qu'on peut consulter de mille manières. Dans des pages, sur des réseaux sociaux, par courrier pour celles qui sont moins à l'aise avec le numérique, qui préfèrent le stylo ; par téléphone ou en personne. LECTRICES ou AUDITRICES, entre elles aussi, échangent autour d'un article, d'un magazine, d'un documentaire, d'un podcast. Parfois – comme c'est le cas pour *axelle* –, elles sont même à l'origine de la création du média et de ses évolutions ultérieures ; cela dépend bien sûr des structures et des modes de gouvernance. Les interactions, directes ou indirectes, entre les femmes consultées en amont du *brouillon* et avec les journalistes proches de la rédaction ont aussi donné forme et structure à son architecture. Merci !

Certaines lectrices s'avèrent être, boucle suivante des interactions, des sources d'information.

« axelle me permet de rester au courant des nouvelles directement liées aux conditions des femmes. Ma spécificité en tant qu'abonnée, c'est que je reçois le magazine sur mon lieu de travail, un cabinet d'avocat<sup>e</sup>s. Il y en a toujours un qui traîne dans la salle de réunion. Dans les pages d'axelle, je retrouve beaucoup de sujets qui font écho avec mon boulot. C'est finalement une source d'information pour mon travail. Je discute avec mes collègues du contenu des magazines. On partage autour des articles, surtout quand les thématiques se rapprochent des cas que nous traitons. Et puis, parfois, on fait appel à axelle pour parler de nos dossiers. C'est à double sens. » [une lectrice, axelle n° 250]

## 21. « Image »

Le journalisme – et donc un journalisme féministe – tel que nous le pratiquons est une mise à l'écrit, une mise en ondes, mais aussi une mise en images pensée en association avec le titre, le texte ou avec les sons : photographies, illustrations, graphisme, mise en pages, mise en ligne... Dans la démarche d'un journalisme féministe, les images produites sont particulièrement attentives au contexte de la société patriarcale dans laquelle elles se déploient et sont perçues [voir *Société*]. Elles permettent d'éclairer le sujet abordé, de visibiliser des éléments, des idées, des tensions, de décaler des évidences. De faire sourire, parfois ; réfléchir, souvent.

« En tant que féministes, notre boulot est de montrer une autre image des femmes, combien elles sont résistantes, combien elles sont des guerrières. » [propos de D.D. recueillis par A.L.]

« Dans les saynètes que je dessine, j'essaye toujours de représenter une diversité de personnages : des femmes, notamment non blanches, qui portent le foulard, qui sont porteuses d'un handicap... Et d'éviter, toujours, de les représenter de façon stéréotypée. » [propos d'O.B. recueillis par A.L.]

Cette démarche n'est pas une évidence dans le monde des clichés et dans les médias majoritaires qui nous abreuvent de représentations inégalitaires [voir *Femmes*]. Des femmes qui mangent en souriant des feuilles de salade pour illustrer un article sur l'alimentation; des femmes portant le niqab (un voile intégral couvrant le visage, à l'exception des yeux) dans un article sur l'islam européen (jusqu'il y a peu, un site Tumblr recensait et dénonçait ces stéréotypes sous le nom « Réflexe niqab »); l'alternance entre des images publicitaires sexistes et dégradantes et des articles de fond – une véritable dissonance cognitive... Ou des images contribuant directement à la mauvaise compréhension du phénomène des violences de genre.

*« Ce qui me révolte, c'est par exemple l'utilisation d'images de femmes victimes de violences conjugales, très paternalistes, qui ne dépeignent que des violences physiques et illustrent des coups, laissant de côté tout le continuum [un concept selon lequel les violences de genre sont liées entre elles]. » [propos de C.V. recueillis par A.L.]*

Un journalisme féministe est conscient de la victimisation secondaire que les images violentes ou victimisantes peuvent générer pour les témoins et pour les lectrices et de leurs dégâts en général dans l'imaginaire déjà largement patriarcalisé. L'usage de l'implicite, du décalage, peut alors être une façon pour la photographe ou l'illustratrice de se mettre du côté des personnes touchées par de la discrimination, de l'oppression, de la violence, qu'elles soient victimes, témoins ou lectrices.

*« On peut montrer les violences sans les aborder de front, mais en prenant un autre point de vue en termes de sens, comme en termes de technique, en prenant par exemple une petite focale pour élargir le champ. Pour un traitement photographique, je trouve plus pertinent de montrer les répercussions des violences, les suggérer, par petites touches. C'est aussi là que l'image est parfois plus forte: elle transmet une émotion, évoque par exemple la solitude... » [propos de C.V. recueillis par A.L.]*

*« Les illustrations ne prétendent pas faire le résumé ni remplacer le propos journalistique, mais elles l'accompagnent, elles permettent d'incarner des concepts abordés ou d'amener un nouveau regard que les mots ne peuvent pas toujours capter. Le fait de proposer une forme plastique, artistique, permet aussi parfois d'ajouter un peu d'émotion quand un propos journalistique est parfois plus descriptif. Une illustration peut aussi permettre de montrer des violences systémiques. C'est par exemple représenter les toilettes avec une file énorme chez les femmes et une file vide chez les hommes. Tout le monde*



*peut le voir, mais peu de gens prennent le temps de le dessiner, de le stopper dans le temps pour dénoncer une évidence. Si c'est évident pour beaucoup de femmes, c'est une réalité qui reste invisible pour beaucoup de monde. »*  
[propos d'O.B. recueillis par A.L.]

## 22. « Indépendance »

De l'indépendance d'un journalisme féministe naît sa légitimité dans le paysage médiatique et dans l'espace public.

Indépendance vis-à-vis des partis politiques, même (surtout) lorsqu'ils se considèrent comme les meilleurs défenseurs des droits des femmes (souvent dans l'année précédant une élection).

Indépendance vis-à-vis des grands groupes de presse, aussi, dont les objectifs de profits financiers sont rarement compatibles avec l'intention d'émancipation individuelle et collective d'un journalisme féministe, avec le temps long que cela requiert souvent – bien qu'on puisse aussi, évidemment, être dans la démarche d'un journalisme féministe *et* dans l'urgence d'une production. L'histoire de la liberté de la presse est pavée d'exemples de pressions directes subies par les journalistes de la part de leur direction pour des intérêts économiques : publicité, dividendes aux actionnaires, partenariats stratégiques, « sponsoring » de grandes firmes ayant l'habitude de s'asseoir sur les droits humains des travailleurs/euses, des populations et des consommateurs/trices, etc. Plus subtiles mais tout aussi pesantes : les pressions indirectes, le poids de la norme, des habitudes éditoriales, l'exemple de ce que font les autres collègues, le moule dans lequel les membres d'une rédaction sont priées de s'incorporer, peuvent entraîner de l'autocensure. Cela écrit, nous savons aussi qu'au sein des rédactions « mainstream » et des grands groupes de presse, des journalistes tentent de faire bouger les lignes de l'intérieur, en payant parfois très cher le prix de leur engagement. Certaines ont contribué à nourrir ce *brouillon*. Merci. Pour un journalisme féministe, protéger son indépendance, c'est également couvrir l'actualité des associations, mouvements, collectifs et militantes féministes, enquêter sur ces structures, analyser leurs revendications, leurs luttes, tout en pouvant se baser sur les outils et les garde-fous de notre déontologie.

*« Une communauté (géographique, ethnique, politique, sociologique) qui n'a pas de presse est une communauté qui n'exerce pas son pouvoir à l'extérieur, et dans laquelle aucun contre-pouvoir ne vient révéler des dysfonctionnements internes. »* [Alice Coffin, *Le génie lesbien*]

Ainsi, les meilleurs coussins pour protéger l'indépendance d'un journalisme féministe pourraient être le code de déontologie journalistique, la transparence dans les modes de gouvernance du média, l'expérience du traitement des sujets féministes... et l'indépendance financière.

Cette dernière est souvent « relative » : les financements des pouvoirs publics – aides à la presse ou subventions ponctuelles –, par exemple, peuvent être considérés comme une forme de dépendance. Quant à la place de la publicité (et quelle publicité ?), du mécénat, des abonnements, des dons : ce *brouillon* ne vise aucunement à donner des leçons. Car la situation des médias, en particulier indépendants, est alarmante. Et l'information a un coût, quelle que soit la façon – rémunérée ou bénévole – dont elle a été produite.

Un journalisme féministe mène donc une réflexion active autour de son indépendance... et de sa solidarité : avec d'autres médias indépendants, avec les journalistes free-lance et leurs combats pour une juste rémunération, avec les organes représentatifs des éditeurs et de la profession, avec les mouvements féministes, avec les pouvoirs publics. L'indépendance... dans la co-dépendance ?

## 23. « Inclusivité »

Le monde des médias est-il « inclusif » pour les femmes ? Le mot peut crisper ; « inclure » signifie « introduire dans ». Plutôt que de voir, lentement, s'ouvrir un mini-espace « inclusif » au sein du boys club (ce réseau formel ou informel quasiment exclusivement constitué d'hommes), on pourrait avoir envie de donner un grand coup de pied dans le bâtiment. Mais en attendant d'enfiler nos chaussures de sécurité, la question reste vitale.

*« En Belgique francophone, les femmes ne forment que 35 % de l'effectif journalistique (composé d'agréés et stagiaires). La progression est réelle mais bien plus lente que dans d'autres pays européens (France : 47 % en 2018). Parmi les journalistes les plus jeunes, la parité est quasi atteinte. Ensuite, l'écart se creuse dès 30 ans et la présence des femmes chute fortement après 40 ans. Au-delà de 55 ans, on ne compte plus que 20 % de femmes. [...] Et même si elles sont davantage diplômées que leurs confrères [...], elles sont sous-représentées dans les catégories hiérarchiques supérieures. » [Florence Le Cam, Manon Libert et Lise Ménalque, *Être femme et journaliste en Belgique francophone*, 2018]*

« Les femmes journalistes qui veulent porter des sujets politiques ou économiques sont rarement, ou pas, entendues. À cause du sexisme dans lequel notre société évolue, on va plutôt leur proposer des sujets sur l'enfance, le soin aux autres, la santé... Les rubriques politiques, économiques, juridiques, etc., sont encore des bastions masculins » [S.P., citée par M.W., axelle n° 250]. Bastions où les femmes journalistes doivent aussi directement affronter des violences.

« Dans les rédactions, on est aujourd'hui à plus de 90 % de personnes blanches, ce qui ne correspond pas à la réalité de la société. Ce constat vaut aussi bien pour les grandes rédactions du pays que pour les médias indépendants et alternatifs. Il faut donc questionner le processus de sélection des candidat·e·s, mais aussi les biais conscients ou inconscients qui empêchent de recruter des journalistes différent·e·s de la norme. Par ailleurs, les journalistes racisés et/ou issus·es d'autres minorités ont aussi envie de parler de justice, de société, de politique ou d'économie! » [S.B., dans la série de podcasts *Nellie Bly d'axelle*, épisode n° 3, « L'intersectionnalité, une loupe journalistique »]

Être une journaliste féministe, c'est donc souvent se faire une place en tant que journaliste professionnelle mais aussi défendre des sujets considérés soit comme hors de notre portée, dans lesquels il faut entrer par effraction, soit comme marginaux, qu'il faut défendre avec abnégation. On pense aux années qu'il a fallu pour que des femmes puissent publier leurs enquêtes sur des agressions sexuelles contre les femmes ou les enfants...

Certains médias féministes ou non ont adopté des formes d'écriture, des règles de grammaire et de vocabulaire redonnant aux femmes une place dont elles ont été exclues dans l'histoire de la langue française. « Charte d'écriture non sexiste », « écriture inclusive », utilisation de l'accord de proximité pour que le masculin ne « l'emporte plus sur le féminin », usage du point médian, de formes féminines de substantifs (autrice...), typographie non-binaire (comme le groupe de recherches typographiques « Bye Bye Binary » qui propose les polices Adelphe et Amiamie que nous avons utilisées pour ce *brouillon*).

La recherche d'« inclusivité » (ou d'accessibilité) d'un journalisme féministe peut aussi aller chercher de nouvelles formes – nouvelles, mais aussi multiples, alternatives. Articles lus pour les personnes non-voyantes. Vidéos sous-titrées pour les personnes ayant des troubles de l'audition. Usage d'un vocabulaire accessible et de phrases courtes plutôt que de tournures de style alambiquées. Humour et références culturelles les plus « inclusives » possible. Attention à l'accès des lieux de réunion ou de rencontre pour les personnes à mobilité réduite. Au prix du média dans un contexte de précarité grandissante des femmes, etc. Des pistes fertiles et politiques. [voir *Simplicité*]

En journalisme,  
le féminisme n'est  
pas une idéologie:  
c'est une expertise.

de Perte Pâillonnée Française  
Fortiche Femmes Former F  
tion permanente Émancipation  
on Éclairage Éclaireuses Éveil  
on relevé Matrilinéaire Multip  
ment Modèle Motivation Mat  
rogation Indépendance Idée I  
tion Image Inclusif Intelligent  
Néologisme Nuances Nombre  
vateur Nature Nécessaire Nou  
ter Initiative Ici et maintenant!  
sifier Indignation Incomprise I  
ces) Soin Sérieux Systémique  
Sororité Savoirs **S**ources Sou  
Triste (chemin qu'il reste à faire)  
nage Terrestre Terrienne Tran  
ore Espoir Espérance Ensembl  
Exclusivité Environnement Ex  
essentiel Exister Enfants Expor

## 24. « Soins »

Un journalisme féministe est un journalisme du soin aux autres, dans une forme d'éthique du « care », c'est-à-dire un journalisme qui se préoccupe de la société, priorise les liens, le relationnel, les communs, plutôt que les trajectoires de « réussite » individuelle. Car l'attention aux personnes et à leur vulnérabilité, présente ou potentielle, est la fondation de notre maison commune. Mais tout le monde s'en fout – tout le monde ou presque. De même que les personnes qui ont besoin d'être soignées, soutenues d'une façon ou d'une autre, sont perçues comme faibles, les femmes qui prodiguent, professionnellement ou non, ces « soins », sont négligées et considérées comme interchangeables. Pourtant, elles ont développé des compétences précieuses ainsi qu'une véritable philosophie de ce qu'est une société démocratique qui prend soin de ses citoyennes, sans en oublier une seule. [voir *Inclusivité*]

Dans ses pratiques, un journalisme féministe tente, à son échelle, de prendre soin, de multiples manières dont certaines sont détaillées dans ce *brouillon*.

*« Les interviews devraient être réalisées de façon horizontale, égalitaire, dans une démarche de co-construction de contenu et non pas de façon confrontante, avec des "questions pièges". Elles doivent être un espace de partage, de consentement. Envoyer les questions à l'avance, ça permet de se préparer. Si on interviewe des femmes de groupes marginalisés, c'est encore plus important, cela permet de rendre le cadrage plus explicite. Il faut aussi leur permettre de pouvoir retirer leurs propos. Cela semble tellement plus humain ! »* [J.B., citée par S.P., *axelle* n° 240]

*« Il m'arrive de suggérer l'anonymat, car certaines femmes n'osent pas le demander. Elles iront plus loin dans ce climat de confiance. Les femmes n'ont pas non plus les codes du off [une parole confiée qui ne doit pas se retrouver dans l'article, ndlr]. Donc la relecture, c'est très important. »* [M.L., citée par S.P., « Vers les mots justes d'un journalisme féministe », *Politique* 2022] [voir *Écoute*]

*« Quand on travaille sur des violences sexuelles, c'est évident qu'on ne travaille pas comme avec un ministre. Il faut respecter les femmes, les accompagner sur le chemin de la médiatisation. C'est crucial et on y réfléchit tout le temps. Ce sont les mêmes règles déontologiques [que dans d'autres enquêtes, ndlr], mais c'est un voyage en commun avec les témoins, un voyage avec des émotions hyper violentes. »* [L.B., citée par S.P., *idem*]

Prendre soin des journalistes elles-mêmes, dans un tel voyage, fait partie de la démarche. Financièrement: en rémunérant au mieux leur production dans un contexte socioéconomique de précarisation des femmes. Politiquement: en les associant, en mettant leur travail à l'honneur, en le portant parfois à bout de bras. Et psychologiquement aussi. Car le «syndrome vicariant», «traumatisme vicariant» ou «traumatisme par procuration», issu de l'exposition à des récits de personnes elles-mêmes traumatisées, peut faire des ravages dans leurs rangs. Sans aller jusque-là, citons aussi l'épuisement, la «fatigue de compassion» qui peut empêcher de pratiquer un journalisme féministe, le burn-out, la dépression. Il est parfois possible de prévenir ces souffrances. En organisant des interventions – des échanges entre paires; en réalisant certaines interviews à deux journalistes pouvant compter l'une sur l'autre; en débriefant ou en se rendant disponible pour une collègue ou une amie après une interview ou une journée de reportage; en assumant ses larmes parfois, sa rage, ses émotions, en réajustant au fur et à mesure de nos expériences les règles de la sacro-sainte «distance professionnelle» (pourquoi pas plutôt une «proximité critique»?)... Bref, en bricolant, entre femmes, des solutions qui ressemblent à s'y méprendre à du travail gratuit.

Prendre soin des lectrices: en tirant le plus loin possible les fils d'une production – en pensant, donc, «post-production». Imaginons par exemple que l'on publie une enquête sur le sujet de l'inceste. On sait que de nombreuses personnes sont concernées par ce fait massif de société et que, parmi celles qui liront nos lignes, il y aura des victimes, des proches de victimes. Certaines auront peut-être envie de prendre leur téléphone, de contacter une association, pour savoir ce qu'elles peuvent faire. On a envie d'être une bonne journaliste féministe et de rajouter les numéros de téléphone utiles à la fin de notre article (ce qui est d'ailleurs aujourd'hui une recommandation de l'AJP belge). Mais – continuons à tirer les fils: ces associations, elles ne sont pas nombreuses, elles sont sous-financées, leurs membres, bénévoles et salariées, sont exsangues. Peut-on alors décemment, sachant cela, conseiller aux lectrices de les contacter? Comment les personnes côté association prendront-elles leur demande? Et qu'est-ce qu'une expérience insatisfaisante, du point de vue de la lectrice, pourrait générer chez elle comme silence renouvelé, comme honte, comme colère, comme souffrance? Bref: ce n'est pas ce que nous voulons. Que faire? Peut-être, déjà, contacter en amont de la publication les associations auxquelles nous pensons, pour être certaines qu'elles seront disponibles, au moment de la publication, pour recevoir les éventuelles prises de contact des lectrices de l'article?

Des lectrices risqueraient aussi de traverser des émotions fortes à la lecture de certains articles, à l'écoute de certains mots, à la vue de certaines images. La pratique de l'avertissement, explicitant en quelques mots le thème de l'article, peut alors être une façon de les préserver (par exemple: « *Attention, ce texte aborde un sujet difficile, celui des violences physiques et sexuelles au sein de la famille* »), tout en leur donnant le pouvoir de décider elles-mêmes d'y revenir, ou non.

Enfin, la pratique d'un journalisme du soin politique, d'un point de vue éditorial – c'est-à-dire des histoires que l'on raconte –, rend aussi à des sujets liés au « care » et aux personnes, souvent des femmes, qui les vivent, leur dimension infiniment politique. Cette démarche revalorise ces sujets en les sortant des rubriques « famille » ou « santé » que les médias dominants relèguent volontiers aux suppléments financés par leurs annonceurs [voir *Nourriture*]; en choisissant des angles d'approche qui ne sont pas stigmatisants mais, à l'inverse, qui redonnent aux travailleuses et aux travailleurs du soin aux autres, du soin partagé au sens large, leur place de première ligne dans la société.

## 25. « Solidarité »

Avec les femmes qui constituent nos sujets.

*« Nous sommes souvent intrinsèquement liées au sujet, en lien et solidaires avec le sujet. Sujet au sens de "thème" mais aussi de "personne". Et c'est justement parce que nous sommes solidaires de l'expérience de ce sujet que nous en avons une expertise redoublée qui ne nous dispense pas, bien à l'inverse, d'un travail acharné, rigoureux, et parfois contre-intuitif. »* [collectif, *axelle* n° 250] [voir *Expertise*]

Solidarité avec les autres femmes et l'ensemble de la société: visibiliser des initiatives, des bonnes adresses, des collectifs, des institutions qui fonctionnent, des espaces sécurisés, permet aux lectrices de se rencontrer, comme à travers nos pages; de se rendre compte qu'elles ne sont pas seules à vivre leur situation; de se renforcer, mais aussi de se positionner comme alliées, « solidaires », avec des femmes, ici ou ailleurs, vivant d'autres formes d'oppression.

Solidarité entre collègues. Parce que nous avons besoin d'alliés.



« Les femmes journalistes sont isolées et précarisées. Pourtant, elles sont profondément résilientes et créatives. Ce que l'on constate, c'est que les femmes journalistes blanches sont en difficulté, mais ont tout de même accès aux rédactions. Même en minorité, elles y sont. Je pense que le journalisme féministe c'est aussi ça : inclure, faire des ponts pour qu'on se tire toutes vers le haut. Il n'y a que comme cela que l'on pourra réussir. » [S.B., citée par M.W., axelle n° 250]

Cette solidarité professionnelle peut prendre la forme de soutien, selon leurs besoins, à des femmes journalistes cyberharcélées, par exemple. Une étude de Reporters sans frontières (RSF) de 2018 montre que les femmes journalistes en sont davantage victimes que les hommes. Le rapport pointe que deux tiers des journalistes femmes ont été victimes de harcèlement ; pour 25 % d'entre elles, en ligne. En Belgique et en France, de nombreuses femmes journalistes subissent en effet des cyberviolences – dont les conséquences n'ont rien de virtuel. Certains syndicats se sont mobilisés sur le sujet en leur apportant une aide psychologique et juridique et en menant des campagnes de prévention. D'une manière générale, dans le monde, un journalisme féministe se solidarise avec les journalistes victimes de pressions, de violences, de détention abusive, de torture ou d'assassinat, et avec les femmes journalistes en situation de migration.

« Quand les faits sont contestés, c'est alors que les journalistes deviennent des activistes. » [la journaliste philippine et prix Nobel de la paix 2021, Maria Ressa, propos recueillis par C.J.] [voir *Militantisme*]

Le fait même d'enquêter sur les droits des femmes constitue une menace supplémentaire pour les journalistes, femmes et hommes. Entre 2012 et 2017, RSF a recensé dans une vingtaine de pays au total près de 90 cas graves de violations des droits de journalistes enquêtant sur les droits des femmes. 11 ont été assassinées, 12 emprisonnées – risquant, en particulier pour les femmes, des violences sexuelles supplémentaires aux violences subies en prison – et au moins 25 agressées pour avoir mené un travail journalistique sur la condition des femmes dans leur pays. En Iran, de nombreuses journalistes féministes ont été et sont encore harcelées judiciairement et emprisonnées et torturées pour leurs écrits. Depuis la publication du rapport de RSF, la situation a même empiré dans ce pays. Et les violences n'épargnent pas les journalistes hommes enquêtant sur les droits des femmes : en Somalie par exemple, Abdiaziz Abdinur Ibrahim a été arrêté et condamné à un an de prison en 2012 pour « fausses informations » après avoir interviewé une femme victime de viol de la part des forces de sécurité de l'État.

Plus récemment, l'enquête *Femmes à abattre*, du collectif de journalistes YouPress, a investigué 287 féminicides politiques dans le cadre d'une enquête internationale inédite: parmi ces femmes assassinées, 11 étaient journalistes.

Solidarité, enfin, entre médias féministes d'un même pays ou de pays différents. On n'est déjà pas nombreuses dans la place. Des solidarités, dans l'expression des différences, peuvent permettre: de créer un pot commun pour rendre possible ou mieux rémunérer un article, de renforcer notre visibilité mutuelle par des liens de contenu, des références... Seule, on va peut-être plus vite mais, ensemble, on va beaucoup plus loin.

## 26. « Simplicité »

La « simplicité » des productions journalistiques féministes est une question politique. D'autres utilisent le mot « accessibilité ». Si un journalisme féministe se veut émancipateur pour davantage de personnes que celles qui composent sa rédaction, il doit d'abord être compris... et donc compréhensible, par le plus grand nombre – en tous les cas par le public que le média cherche à toucher. Mais l'élitisme, qui est une forme de domination, étant profondément enraciné dans nos formations intellectuelles, la simplicité n'est pas une démarche spontanée. Et si la langue peut toujours constituer un frein, il existe mille et une manières d'être « simple » en évitant d'être « simpliste », c'est-à-dire en rendant compréhensibles des enjeux souvent complexes et conflictuels. Les journalistes ayant contribué à ce brouillon ont aussi donné de nombreux conseils, qui ne sont bien sûr pas exhaustifs. Ces conseils sont orientés par notre expérience au sein d'un média féministe avant tout écrit, ancré dans une association d'éducation permanente féministe [voir *Émancipation*] et visant un public le plus large possible. D'autres médias féministes peuvent évidemment faire des choix différents.

Se demander, à la fin de chaque article: est-ce que ma mère pourrait comprendre ce que j'ai écrit? Autrement formulé: des personnes qui n'ont pas une demi-douzaine de doctorats en études de genre pourraient-elles le comprendre?

Ne pas utiliser de jargon académique et expliquer les concepts abordés.

Trouver des synonymes « simples » aux mots trop complexes.

Éviter les phrases de dix lignes.

Expliquer les règles, de grammaire ou de vocabulaire, qu'on utilise, par exemple, dans le cadre de l'écriture inclusive.

Expliciter, quand on ne peut pas les éviter, l'intertextualité (les relations ou les liens d'un texte à l'autre, d'un titre à l'autre), les références ou les plaisanteries.

Pour les articles de plusieurs pages, proposer dans un résumé des idées principales, afin que les lectrices qui ne souhaiteraient pas se plonger dans une longue lecture puissent saisir l'essentiel des propos.

Proposer des articles de longueurs différentes, déclinés si possible sur différents canaux de diffusion, pour ne pas contribuer aux discriminations engendrées par la fracture numérique ou économique.

Utiliser des exergues et des sous-titres afin de structurer le propos et de guider l'œil dans le texte.

Privilégier les typographies les plus claires possible – dans la forme, dans la taille...

Illustrer et habiller les textes écrits, en optant pour une représentativité et une esthétique inclusives dans le choix des illustrations et des images.

Proposer, lorsqu'on renvoie à une adresse, un contact par mail et un numéro de téléphone.

Mettre le moins de notes de bas de page possible.

*« Les notes de bas de page sont un espace d'entre-soi, elles sont une norme du monde universitaire et une barrière pour les autres lecteurs. Elles sont le signe d'un lieu qui nous échappe, d'une compréhension qui n'est pas accessible; un lieu de référence, mais aussi de déférence. »* [Sarah Al-Matary, France Culture 2022]

## 27. « Société »

Un journalisme féministe veut participer à la construction d'une société où l'égalité entre les femmes (toutes les femmes) et les hommes sera enfin une réalité. C'est donc aussi un journalisme critique de la société dans laquelle nous vivons aujourd'hui, dont les systèmes nourrissent et renforcent les inégalités: le système patriarcal, c'est-à-dire la domination des « pères » et par continuité des hommes sur les femmes, sur les enfants et sur le vivant; le système raciste, qui maintient la continuité de la domination coloniale; le système capitaliste néolibéral qui exploite les corps et les ressources pour créer du profit; le système validiste excluant les personnes porteuses de handicap de tous les champs de la vie en commun, etc. Ainsi, la plupart des sujets considérés habituellement comme des « faits divers » – violences conjugales, violences intrafamiliales dans le cadre d'une séparation, féminicides, etc. – sont, à nos yeux, des sujets de « société ».

Nous regardons également ces sujets à plusieurs niveaux. Par exemple, une femme racisée visée par des insultes racistes et sexistes dans la rue (dimension individuelle) peut aussi être victime de discriminations au logement ou à l'emploi (dimension institutionnelle), et victimisée par les discours racistes antimigrantes lors d'une campagne électorale (dimension globale). Un article anglé sur l'une des dimensions du racisme peut ainsi mobiliser d'autres. Cela ne veut pas dire nécessairement changer l'angle de notre sujet, mais le contextualiser davantage, le sortir de son aspect épisodique, le thématiser, en prenant en compte les différentes sphères de la société.

## 28. « Savoirs »

Qui détient les savoirs... et donc le pouvoir? Sans nier la valeur et l'intérêt des travaux scientifiques, la curiosité qui anime la démarche de recherche et l'importance de développer une analyse de genre dans de nombreuses disciplines, un journalisme féministe tente aussi de décortiquer les systèmes de domination qui enserrant les « savoirs ». Quel « savant », quelle « science », « vaut » le plus et pourquoi? De nombreux « savoirs » – associatifs, marginaux, ancestraux, immatériels... – sont, dans le monde médiatique, considérés comme moins légitimes que ceux des « experts » dont les journalistes ont déjà le numéro dans leurs répertoires – le point médian est ici volontairement omis puisque les femmes ne constituent, pour prendre l'exemple de la presse quotidienne belge francophone, que 13,10 % des expertes [voir *Femmes*]. Même dans les savoirs académiques considérés comme plus prestigieux, des rapports de domination sont à l'œuvre, en défaveur des femmes et des groupes minorisés. Et quelle est la place laissée à l'analyse des personnes elles-mêmes concernées par la situation que l'on documente?

« [Un journalisme féministe] commence par considérer les femmes qui témoignent comme les expertes de leur propre expérience, non pas de façon rhétorique ou déclarative, mais en partageant le pouvoir des mots avec elles. En cela, [il est] un contre-pouvoir. » [S.P., « Elles sont donc elles pensent », *Politique* 2022]

Enfin, ces savoirs féministes (et la somme considérable de travaux, enquêtes, essais historiques, sociologiques, anthropologiques, économiques ou empiriques...) sont des sources d'information essentielles pour un journalisme féministe [voir *Expertise*]. Au passage, en journalisme, le féminisme n'est pas une idéologie: c'est une expertise.



Un journalisme féministe  
vise à informer pour  
améliorer (idéalement:  
transformer!), en allant  
vers plus d'égalité,  
de justice, de solidarité,  
de démocratie.

Formidable Fidélité Fidèle Feu  
Émergeant Épreuve Éducation  
Égalité Écrire Évolution Éclair  
Héritage Marche Main tendue  
Mère Militante Monde Mouvement  
Influence Inégalité Interrogation  
Idéal Image Inclure Inspiration  
Le Nanas Néologisme Nuances  
Pauvre Novateur Nature Nécessaire  
Productif Inventif Inciter Initiative  
Égalité Institution Intensifier In  
Sincère Secouer (les consciences)  
Solidaire Société Social Soror  
semble Tenir bon Transversal  
Travail Ténacité **T**émoignage T  
Efficace Emmener Empathique  
semble Être Enthousiaste Enga  
Mission Espace Entouré Exception

## 29. « Transformation »

Un journalisme féministe vise à informer pour améliorer (idéalement : transformer!), en allant vers plus d'égalité, de justice, de solidarité, de démocratie. Ce n'est pas un tabou. Et pour mieux transformer la société, les pratiques journalistiques majoritaires, dominantes, doivent évoluer; et les pratiques d'un journalisme féministe, pousser toujours plus loin la réflexivité. Mais concernant cette « transformation », doit-elle être radicale ou progressive? Évolution ou révolution? Allez, point suivant.

## 30. « Travail »

Ce que nous faisons, c'est un travail. Parfois, il faut encore le préciser: que certaines d'entre nous soient salariées, d'autres pigistes, d'autres encore bénévoles, ou presque. D'une façon générale, le métier de journaliste est un métier précaire pour les femmes. Elles occupent moins souvent les postes permanents et les postes de direction, elles sont davantage « free-lance », moins rémunérées et plus isolées. C'est ce qu'a établi l'enquête sociologique « Être femme et journaliste » (2021) menée en Belgique francophone au départ de la question suivante: pourquoi les femmes ne représentent-elles qu'un tiers des journalistes titulaires de la carte de presse? Eh bien, pour trois raisons principales: le plafond de verre, tous ces obstacles – notamment liés au sexisme et à la maternité dans une société encore très patriarcale – qui empêchent les femmes de progresser dans un cadre hiérarchique, et de négocier leur salaire; l'assignation genrée à certaines rubriques [voir *Femmes*] mais également les violences sexistes, racistes aussi, subies dans le cadre professionnel.

Et le sort s'aggrave pour les journalistes dont on connaît l'intérêt pour les mobilisations féministes. Elles sont considérées comme trop engagées [voir *Militantisme*] et pas assez « journalistes »; elles sont davantage harcelées, placardisées, moins reconnues. Toujours suspectes de manquer de « neutralité » [voir *Neutralité*]. Dans ces conditions, pour réaliser et arriver au bout de leurs projets et de leurs investigations de façon la plus juste possible [voir *Formation*], elles travaillent beaucoup, souvent à perte.

Comme dans la société en général, le soin que nous nous apportons les unes aux autres [voir *Soin*] (par exemple au cours de la fabrication de ce *brouillon*), les échanges informels mais essentiels à l'exercice de notre métier, l'accompagnement des plus jeunes journalistes, la transmission de nos expériences... Tout cela n'est pas ou trop peu considéré comme du travail. Faut-il pour autant tout penser en termes de rémunération, de reconnaissance monétaire? Sans doute non; mais à tout le moins reconnaître le temps consacré à ce travail [voir *Temps*]. Et mieux distribuer collectivement cette charge.



« Pour un projet collectif, nous avons décroché un financement du Fonds du journalisme. Mais le temps consacré par chacune au projet était malgré tout plus important que la rémunération à la clef. Une question à ne pas éluder, pointe la journaliste belge Manon Legrand, mais à laquelle un magazine tel que le nôtre ne peut pas, seul, apporter des solutions structurelles. » [S.P., « Vers les mots justes d'un journalisme féministe », *Politique* 2022] [voir *Médias*]

« Une des pistes dont je rêve, pour permettre de traiter correctement les sujets des droits des femmes, en particulier liés aux violences, ce serait de créer un fonds d'investigation et d'accompagnement pour soutenir les femmes journalistes et les témoins dans la réalisation de ces sujets. Parce que pour les traiter avec une exigence de qualité et de façon féministe, il est fondamental d'avoir des balises, des conseils, des échanges, ce qui est très difficile si on est une femme isolée, free-lance ou dans une rédaction hostile. On va y travailler! » [S.P., citée par M.W., *axelle* n° 250]

## 31. « Temps »

Merci aux lectrices qui ont pointé ce mot. Il va permettre d'aborder un enjeu essentiel: les productions journalistiques féministes ont besoin de temps.

Le temps de recueil des informations [voir *Écoute*]. Au passage, des associations auxquelles on fait appel peuvent elles aussi avoir besoin de temps... et d'une démarche respectueuse. « Allô, bonjour, je suis journaliste et j'ai besoin d'une femme battue pour demain », ce n'est pas la démarche d'un journalisme féministe. Les témoins elles-mêmes ont besoin de temps. Prenons l'exemple de mères dénonçant des situations d'inceste et prises dans une multitude de procédures judiciaires et institutionnelles. Il nous faut du temps pour comprendre leur parcours. Il leur faut du temps pour se confier après les chocs subis et la re-victimisation que leur font subir les institutions. La confiance prend, là peut-être encore plus qu'ailleurs, du temps à s'installer.

Le temps, donc, de diversification des sources, de croisement des informations, de recherche de données qu'il faut parfois extraire à la source si les analyses genrées n'existent pas encore; le temps du contradictoire parfois, des relectures des témoins lorsque c'est nécessaire; le temps de mise en récit; le tout dans une démarche féministe. Difficile de le faire dans l'urgence – pas impossible, évidemment, si on peut s'appuyer sur une fondation de confiance avec les témoins, avec une rédaction, avec un public, construite, elle, sur le temps long.

Et puis c'est le passage en coulisses, relecture, correction, édition. Le texte (les images, le son) est malaxé par d'autres mains (d'autres yeux, d'autres oreilles). Qui vont à leur tour lire, entrer dans l'histoire et la « tournasser », comme on le dit en poterie : enlever les éventuels excès, lisser, peaufiner les bords, vérifier et accompagner le soin mis, ou proposer d'en mettre : soin des femmes/témoins/expertes, soin des lectrices [voir *Soin*]. Et puis à nouveau, retourner vers la journaliste, dans une approche féministe réflexive [voir *Formation*]. Enfin, peut-être, des allers/retours seront-ils encore nécessaires avant l'enfournage de la mise en pages.

*« La confiance créée avec les journalistes et les collaboratrices free-lance qui tissent les numéros a aussi été identifiée par plusieurs femmes comme essentielle à la qualité finale des articles. On s'écoute, on dialogue, on se fait confiance, on laisse les journalistes construire leur papier, on ne prend pas de décision éditoriale sans consensus avec celle qui signe l'article. On se considère en apprentissage, entre journalistes et rédaction, dans les deux sens. À égalité [voir *Égalité*]. Ça va plus loin qu'un rapport professionnel, c'est une éthique, collective, tissée dans la joie, au fil du temps et des projets mûris parfois plusieurs mois. »* [S.P., « Vers les mots justes d'un journalisme féministe », *Politique* 2022]

*« Ces processus participatifs et démocratiques que nous avons mis en place au sein de notre rédaction ne sont pas toujours faciles à vivre quand on a l'habitude des décisions [éditoriales] quasi instantanées émanant d'une responsable. L'une d'entre nous [de la rédaction d'axelle, ndlr] témoigne : "C'était du temps à y consacrer en plus. C'est un processus qu'il faut accepter, les retours de la rédaction sur nos articles. Alors que dans d'autres rédactions, je n'en ai jamais eu : c'est plus facile, plus confortable, mais en fait, insécurisant, en même temps. Les modifications proposées, c'est à la fois très riche et parfois, ça prend du temps... C'est un processus toujours perfectible : on ne se dit jamais que c'est parfait. Et cela permet aussi de travailler la question des biais." »* [idem]

Le temps, enfin, de la lecture, de l'écoute, de la vision : un journalisme féministe n'existe pas sans une audience. Dans ce monde de plus en plus instantané – temps de lecture moyen d'un article sur le web : une dizaine de secondes –, comment un journalisme féministe peut-il être lu, écouté, vu ? Comment se faire connaître dans un paysage médiatique très occupé, en manque de confiance de la part des citoyennes et où l'information est davantage présentée comme un produit à consommer qu'un bien commun à entretenir collectivement ? [voir *Médias*]

Des médias féministes ont développé des stratégies sur internet, avec des formats variés ; sur les réseaux sociaux – Instagram en particulier – où ils attirent une communauté de femmes avides d’une information alternative. D’autres ont fait le choix du papier. À titre d’information, lorsque les lectrices du magazine *axelle* ont été consultées en 2021 sur la possibilité que leur mensuel passe en format web exclusivement, 85 % d’entre elles ont plébiscité le format papier, quitte à laisser tomber le digital. Pour elles, s’informer sur papier est un acte de résistance. Pourquoi ?

Dans un monde patriarcal et capitaliste qui survit grâce au temps que les femmes consacrent gratuitement aux tâches reproductives, soin aux autres et à la société, éducation des enfants..., prendre quinze minutes pour lire un article journalistique féministe, c’est une résistance. Au passage, prendre le temps de plonger dans un podcast, c’est la même démarche. Offrir son magazine, une fois lu, à une amie, le laisser ouvert, stratégiquement, sur le canapé familial, le léguer à son salon de coiffure ou de tatouage, c’est encore un acte de résistance. Le papier offre enfin un espace de rencontre, en mots ou en personne, un accès à des articles plus longs que ce qu’on lirait sur un écran, des articles qu’on peut commencer à lire et puis abandonner, auxquels on peut revenir plus tard, des articles qui prennent de l’épaisseur avec des images, des exergues, des citations, des encadrés ; faisant appel, en somme, à nos intelligences multiples et à la large palette de notre cerveau. Enfin, évidemment, le format papier permet à l’information d’être accessible aux lectrices qui n’utilisent pas internet, aux plus âgées... ou aux plus révoltées contre l’omniprésence du virtuel et de ses multinationales.

## 32. « Ténacité »

Le mot vient du latin « tenere », tenir. Oui : nous résistons, solides, opiniâtres. Obstinées, parfois entêtées. Dans un contexte plutôt pourri et déjà abondamment décrit dans ce *brouillon*, mais fortes de notre engagement, de la confiance de nombreuses femmes, fières de ce que nous avons accompli, solidaires en chemin. Et si les lectrices qui ont choisi ce mot estiment que nous sommes « tenaces », c’est qu’elles le sont aussi. Merci !



érateur Force Fortes Fortich  
Féministe Fondamental Fémin  
Éthique Émettre Émergeant I  
Emancipation Écoute Égalité É  
uiten! Matière Même pas peur  
Matrilinéaire Multiple Mère I  
a Injustice Intégration Influen  
dance Idée Idéologie Idéal Im  
Nous (toutes) Narration Neu  
e Notre futur Nouveau Nova  
ante Inquiétude de l'avenir Infi  
nant! Innovation Illégalité Inst  
eté Salvateur Services Sincère  
rieux Systémique Solidarité So  
our certaines Toutes ensemble  
sgénérationnel Travail Ténacité  
r Enfants Existence Efficace E  
Espérance **E**nsemble Être En  
nement Expression Espace En

### 33. « Expertise »

Un tabou, d'abord, à faire sortir de sa tanière: l'expérience personnelle en journalisme. L'idée: plus on aurait vécu une situation ou un fait social de l'intérieur [voir *Nourriture*], moins on pourrait en parler dans un cadre professionnel. Sous-entendu, on tenterait de régler nos petits problèmes personnels en les vendant en tant que sujets politiques (quelques « petits » problèmes typiques: violences sexistes, violences sexuelles, racisme, sexisme, inceste, précarité, discriminations et violences liées à la maternité, etc.). [voir *Militantisme*]

*« C'est justement parce que tu as vécu cette expérience-là, parce que tu poses ce regard-là, parce que tu as développé cette sensibilité-là et cette compréhension, que tu possèdes cette connaissance étendue [...]. C'est le truc avec l'implication: on en parle mieux de l'intérieur. Certains événements personnels résonnent dans les sujets sur lesquels je travaille. Et il ne s'agit évidemment pas de mettre ses tripes à l'air, mais plutôt de compréhension augmentée, voire d'empathie, sans perdre de vue la démarche journalistique de réflexion critique. »* [V.L., citée par S.P., « Vers les mots justes d'un journalisme féministe », *Politique* 2022]

Puisque notre engagement intérieur dialogue souvent avec notre travail, nous nous posons régulièrement la question de notre point de vue, de nos limites, de notre légitimité à traiter tel ou tel sujet, et de notre capacité à en sortir indemne, à bosser correctement. Mais aucun doute: au fil du temps, les journalistes cheminant dans la perspective d'un journalisme féministe deviennent expertes. Elles connaissent les analyses féministes des sujets de société, font appel à des sources/témoins/expertes plus diversifiées et pertinentes [voir *Savoirs*], ce qui peut aussi les amener à traiter d'autres sujets sociétaux avec la paire de lunettes féministe et intersectionnelle [voir *Intersectionnalité*] qui leur permet de faire du très bon boulot.

Car les femmes ont droit à un traitement journalistique de qualité. Un journalisme féministe leur propose des chemins à arpenter ensemble.



## Sous la direction de

Sabine Panet

## Coordinatrices

Sabine Panet

Stéphanie Dambroise

Apolline Lambiotte

(dans le cadre d'un stage)

## Contributeurices et lectrices

Salwa Boujour

Faiza Cherfi

Catherine Joie

Apolline Lambiotte

Véronique Laurent

Manon Legrand

Sabine Panet

Maité Warland

Nolwenn Weiler

Camille Wernaers

## Derrière les initiales

Célia Bensiali

Salwa Boujour

Lénaïg Bredoux

Odile Brée

Josette Brun

Diane Delafontaine

Catherine Joie

Irène Kaufer

Apolline Lambiotte

Véronique Laurent

Manon Legrand

Lise Ménalque

Sabine Panet

Coralie Vankerkhoven

Maité Warland

Nolwenn Weiler

Camille Wernaers

## Mise en pages

Cécile Crivellaro

et Julien Hennequart

## Typographie

Les polices utilisées dans le *brouillon* sont Adelphe, créée par Eugénie Bidaut, et Amiamie, créée par le duo Mirat-Masson, polices proposées par la collective franco-belge Bye Bye Binary, qui explore de nouvelles formes graphiques et typographiques en langue française, notamment la création de glyphes (lettres, ligatures, points médians, éléments de liaison ou de symbiose) prenant pour point de départ le langage et l'écriture inclusive et non-binaire. La collective a mis en ligne sur sa « typothèque » des collections de fontes inclusives. Plus d'informations : <http://genderfluid.space/>

## Note de langue féministe

La langue française est à l'image de notre société : elle véhicule de nombreuses représentations sexistes selon lesquelles le genre masculin, plus prestigieux et soi-disant « universel », l'emporterait tout naturellement sur le genre féminin. Mais notre langue est aussi un espace bouillonnant de résistances et d'alternatives, depuis des siècles. Dans le *brouillon*, tout comme dans les pages d'*axelle*, nous utilisons une typologie inclusive, nous pratiquons la règle de proximité, l'ordre alphabétique, nous privilégions la forme féminine des mots... Sur notre site web, vous pouvez retrouver plus d'informations sur nos pratiques linguistiques.

## Merci à

Sarah Dufey (dans le cadre d'un stage), qui a rassemblé, compilé, trié, classé et organisé dans une matrice virtuelle les centaines de mots confiés par les lectrices.

Marie Palmer, chercheuse au Centre pour le pluralisme des médias et la liberté de la presse (CMPF) à l'Institut universitaire européen de Florence, qui a donné en juin 2023, en Croatie, à l'invitation de la Fédération Internationale des Journalistes, une formation journalistique sur « Genre et Politique ».

Aux lectrices qui ont répondu à notre questionnaire et dont les réponses ont donné forme au *brouillon*.

Aux journalistes féministes qui, dans des médias féministes, indépendants ou mainstream, font bouger les lignes.

À toutes les collègues de Vie Féminine avec lesquelles nous avons échangé.

Au Conseil supérieur de l'éducation aux médias (CSEM) et à la Fédération Wallonie-Bruxelles qui ont soutenu ce projet.



## Sources et références

### Ouvrages

- *Danser au bord du monde. Paroles, femmes, territoires*, Ursula K. Le Guin, Éditions de l'éclat 2020.
- *De l'exclusion à la solidarité. Regards intersectionnels sur les médias*, Josette Brun (ss la dir.), Les éditions du remue-ménage 2020.
- *Éloge des fins heureuses*, Coline Pierré, Éditions Daronnes 2023.
- *Être femme et journaliste. Enquête sociologique dans un monde au masculin*, Florence Le Cam, Manon Libert, Lise Ménalque, Éditions de l'Université de Bruxelles 2021.
- *Faute de preuves. Enquête sur la justice face aux révélations #MeToo*, Marine Turchi, Seuil 2021.
- *La Pédagogie des opprimés*, Paulo Freire, Agone 2021.
- *Le génie lesbien*, Alice Coffin, Grasset 2020 (Le Livre de Poche 2022).
- *Les faiseuses d'histoires. Que font les femmes à la pensée ?*, Vinciane Despret et Isabelle Stengers, La Découverte 2011.
- *Par-delà les frontières du corps*, Silvia Federici, Éditions Divergences 2020.
- *Peaux noires, médias blancs. Stigmatisation des Noirs et de l'Afrique dans la presse belge et française*, Djia Mambu, iggybook 2017.
- *Vivre avec le trouble*, Donna Haraway, Les Éditions des mondes à faire 2020.

### Manuels

- *Code de déontologie journalistique*, adopté par le Conseil de déontologie journalistique belge le 16 octobre 2013, septembre 2023 (3<sup>e</sup> édition augmentée).
- *Comment informer sur les violences contre les femmes ? 10 recommandations à l'usage des journalistes*, Anne-Marie Impe, Association des Journalistes Professionnels (AJP), 2021.
- *Informer sur les thématiques LGBTQIA+. Recommandations et lexique à l'attention des journalistes*, Association des Journalistes Professionnels (AJP), RainbowHouse Brussels et Association pour la Diversité et l'Inclusion dans les Médias (ADIM), 2023.

### Études

- *Être femme et journaliste en Belgique francophone*, Florence Le Cam, Manon Libert et Lise Ménalque, Association des Journalistes Professionnels (AJP), Université libre de Bruxelles, Université de Mons, 2018.
- *Étude de la diversité et de l'égalité dans la presse quotidienne belge francophone*, Association des Journalistes Professionnels (AJP), 2019.
- *Harcèlement en ligne des journalistes: quand les trolls lancent l'assaut*, Reporters sans frontières, 2018.
- *La représentations des violences sexistes et intrafamiliales dans la presse écrite belge francophone*, Sarah Sepulchre et Manon Thomas, Université catholique de Louvain et Association des Journalistes Professionnels, 2018.
- *Who makes the news ?*, Rapport national pour la Belgique, GMMP (Global Media Monitoring project), Université libre de Bruxelles, 2020.

## Articles d'*axelle*

- « Au bénéfique du doute », Véronique Laurent et Sabine Panet, *axelle*, n° 251, Mars-Avril 2023.
- « Ce sont nos lectrices qui en parlent le mieux! », collectif, *axelle*, n° 250, Janvier-Février 2023.
- « Des femmes journalistes d'hier qui aujourd'hui nous éclairent », Sarah Benichou, *axelle*, n° 250, Janvier-Février 2023.
- « Donna Haraway, Deborah Bird Rose et les femmes du front de la pensée », Pauline André-Dominguez et Sabine Panet, *axelle*, hors-série n° 235-236, Janvier-Février 2021.
- « Et puis quoi encore, Irène ? », la rédaction, *axelle*, n° 250, Janvier-Février 2023.
- « Femmes à abattre. La première enquête internationale sur les féminicides politiques », collectif, *axelle*, n° 253, Juillet-Août 2023.
- « Johanna Romero Arias: dans la terre, la vie se masse », Sabine Panet, *axelle*, hors-série n° 235-236, Janvier-Février 2021.
- « L'éthique du care selon Joan Tronto », Véronique Laurent, *axelle*, hors-série n° 195-196, Janvier-Février 2017.
- « Pourquoi un journalisme féministe aujourd'hui ? », interview de Salwa Boujour, Lise Ménélique et Sabine Panet, réalisée par Maïté Warland, *axelle*, n° 250, Janvier-Février 2023.
- « Pour un journalisme féministe », collectif, *axelle*, n° 250, Janvier-Février 2023.
- « Pour un journalisme intersectionnel, solidaire, qui "transforme les rapports de pouvoir" », Sabine Panet, *axelle* n° 240, Juin 2021.
- « S'informer et agir pour les droits des femmes », la rédaction, *axelle*, hors-série, Juillet-Août 2018.

## Autres articles

- « À l'école de bell hooks: une pédagogie engagée de la libération », Nassira Hedjerassi, *Recherches & Éducatives*, n° 16, Octobre 2016.
- « Dans son livre "Faute de preuves", Marine Turchi met la justice face à #MeToo », Faustine Kopiejwski, *Cheek*, 23 décembre 2021.
- « Elles sont donc elles pensent », Sabine Panet, *Politique*, n° 119, Mai 2022.
- « Journalistes et féministes. Entre assignation à des stéréotypes et stigmatisation au travail », Laure Beaulieu, *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne], Vol. 8, n° 2, 2019.
- « La théorie de la Fiction Panier », Ursula K. Le Guin, *Terrestres*, 14 octobre 2018.
- « L'illusion de la neutralité », Salomé Saqué, *Socialter*, 9 août 2022.
- « Vers les mots justes d'un journalisme féministe », Sabine Panet, *Politique*, n° 119, Mai 2022.

## Podcasts

- « Ida B. Wells (1862-1931), le journalisme d'émancipation », podcast *Toute une vie*, France Culture, 6 mai 2023.
- « Kiffe ta race », série de podcasts animée par Rokhaya Diallo et Grace Ly, Binge Audio.
- « Le Front du vivant », série de podcasts, *axelle*, 2021.
- « Mais qui lit les notes de bas de page ? », avec Sarah Al-Matary, France Culture, 19 octobre 2022.
- « Projet Nellie Bly. Traitement médiatique des violences envers les femmes », des webinaires pour s'outiller, série de 4 podcasts préparés et animés par Camille Wernaers, *axelle*, 2021.

***brouillon 1 pour un journalisme féministe*** (collectif)  
a été achevé d'imprimer en novembre 2023 sur les presses  
de l'imprimerie Bietlot, à Charleroi.  
Il n'est pas en vente. Il est disponible en téléchargement  
libre sur notre site internet ([www.axellemag.be](http://www.axellemag.be)).  
Si vous souhaitez obtenir des exemplaires papier,  
écrivez-nous à [contact@axellemag.be](mailto:contact@axellemag.be)

Éditrice responsable : Hyacinthe Gigounon  
*axelle* magazine / Vie Féminine asbl  
111 rue de la Poste, 1030 Bruxelles, Belgique  
N° de dépôt légal : D/2023/3812/68  
Imprimé en Belgique.

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles  
et du Conseil supérieur de l'éducation aux médias

***axelle***



